REMI TREMBLAY

VERS L'IDEAL



Rémi Tremblay.

Vers l Idéal.

Ouvrages du même auteur :

Caprices Poétiques et Chansons Satiriques. (Poésies.)

Un Revenant—Roman Canadien. Episode de la guerre de Sécession.

Coups d'Aile et Coups de Bec (Poésies.)

Boutades et Rêveries. (Poésies.)

Préface.

PRÉFACE

*Ceci est mon cinquième volume de trois cents pages et plus. C'est mon quatrième volume en vers. En 1883, je publiais **CAPRICES POETIQUES ET CHANSONS SATIRIQUES**. L'année suivante paraissait mon roman canadien, **UN REVENANT**, épisode de la guerre de Sécession.*

*En 1888, je mettais en vente **COUPS D'AILE ET COUPS DE BEC**, acheté par le gouvernement Mercier pour être distribué en prix dans les maisons d'éducation en même temps qu'une partie de la deuxième édition d'**UN REVENANT**.*

*En 1893, je publiais aux Etats-Unis un troisième ouvrage en vers, **BOUTADES ET REVERIES**; ce dernier ouvrage a été en majeure partie vendu au Canada, où les journaux d'alors l'ont accueilli avec éloges. Il est depuis longtemps disparu de la circulation, comme ses frères aînés et comme le nom de l'auteur.*

Je ne me plains pas: je constate tout simplement. On n'est pas obligé d'admirer mes vers. On n'est pas même obligé de les lire, mais il est certain qu'on les lit et qu'on les apprend par coeur, en dépit du silence systématique dont j'ai été honoré depuis quinze ou vingt ans par la génération d'imberbes critiques qui s'est imposé la tâche de renseigner le public sur le mouvement littéraire franco-canadien.

J'entends parfois chanter mes chansons par des gens qui "ignorent mon nom, ma naissance". *Encore tout récemment, des orateurs distingués, qui ne me*

connaissent que par mes écrits, me faisaient l'honneur de citer mes vers dans leurs discours.

Les pseudo critiques dont j'ai parlé n'ont rien lu. Pour eux, le monde commence à peu près vers la date de leur avènement. Ni mes trente années de journalisme, ni les élogieuses appréciations qui ont accueilli l'apparition de chacun de mes livres et qui m'ont constitué ce qu'on est convenu d'appeler une bonne presse, ne sont parvenues à leur connaissance.

Sans sollicitation de ma part, le poète Louis Fréchette a publié dans La Patrie, L'Electeur *et autres journaux à peu près dix colonnes de commentaires très flatteurs pour mes livres. Il ne me connaissait au début que pour avoir lu certains écrits où je m'étais permis de critiquer sa manière de voir.*

Tout cela est considéré comme non avenu. J'ai cessé d'exister le jour où le premier jeune fabricant de réputation a pris notre littérature sous son aile protectrice. Les autres se sont contentés de le copier. A leur sens, mes vers ne sont pas mauvais: pour eux ces vers n'existent pas. Et voilà comment il se fait que je ne suis pas coté à la Bourse des réputations littéraires.

J'ai cependant l'audace d'offrir ce livre au public, sans en demander permission à ceux qui, de leur propre autorité, m'ont supprimé de la liste des écrivains connus. Depuis trente ans que je travaille à épurer mon vocabulaire, je n'ai pas conscience d'avoir démérité. Ce n'est pas ma faute si je suis démodé chez ces prétendus arbitres de compétence littéraire: c'est leur ignorance qui en est responsable.

Ne leur demandez pas de vous renseigner sur ce qui s'est passé il y a vingt ou trente ans. Ils n'en savent rien, ce qui ne les empêche pas de documenter les écrivains étrangers qui entreprennent d'étudier notre littérature canadienne.

Je me figure que le présent ouvrage vaut mieux que les quatre autres. Ce sera probablement le dernier, à moins que je ne me décide à faire un choix de mes pièces de vers les plus sortables pour les publier sous forme d'anthologie. Que j'offre au public un volume de plus ou de moins, les entrepreneurs de réclame littéraire n'en auront cure et ne s'en apercevront même pas, mais des milliers d'hommes intelligents continueront à me lire, et je les en remercie d'avance.

REMI TREMBLAY.

Ottawa, 11 juillet 1911.

Cœli Enarrant....

COELI ENARRANT.......

Empruntant de la Foi le mystique flambeau,
Lorsque l'homme veut voir au-delà du tombeau,
Il lorgne le Ciel bleu, fenêtre qui s'entr'ouvre
Sur l'Immatériel.
Lorsque la nuit recouvre
La terre, lorsqu'aux cieux l'azur d'ombre est voilé,
Mon cœur suit mon regard vers le dôme étoilé.
Le Ciel, c'est l'Inconnu rendu sensible, et toute
Prunelle qui perçoit interroge sa voûte.
L'enfant, "qui se souvient des cieux", dans son berceau
Lui sourit.
Quand la mort nous marque de son sceau,
Nous jetons un regard vers le vaste empyrée,
Comme pour découvrir la route inexplorée
Par où notre âme aspire à s'envoler vers Dieu.

Du centre universel, insondable milieu,
Projetant l'Infini dans l'Incommensurable,
L'Eternel a tracé de sa main adorable
Sa signature auguste, et son cachet sacré
Revêt de pourpre et d'or le firmament nacré.

Voile du Temple où Dieu règle l'essor des mondes,
Plage où viennent mourir les sidérales ondes,
Symbolisme profond du grand panorama
Qui forme le décor de l'immense Au-delà,
Source où la foi naïve et la foi qui chancelle
Se retrempent soudain dans l'âme universelle,
Vaste champ d'astres d'or semés à pleines mains,
Tu fixas le regard du premier des humains.
Sur ce cliché nos yeux lisent, par atavisme,
Le texte original du premier catéchisme.
Partout l'homme inquiet, cherchant la vérité,
Voit en toi le reflet de la Divinité.
Rustres ou fins lettrés, nains de la Laponie,
Congolais ou géants de la Patagonie,
Tous, sans se concerter, ont, d'un commun accord,
En mille endroits divers, déclaré que la mort
Débarrassant l'esprit de la lourde matière,
Lui révèle du Ciel l'inscrutable mystère.

Doré par un rayon de céleste clarté.
L'ultime boulevard de la fraternité
Se dessine là-haut, loin de toute frontière.
Notre âme l'entrevoit, par delà la matière,
Avec la Charité près du trône de Dieu,
Habitacle de Paix tout au fond du Ciel bleu,
Où, du bonheur parfait poursuivant le doux songe,
En un bain d'idéal le cœur plonge et replonge.

Nuit d'Étoiles

NUIT D'ETOILES

La beauté du ciel pur resplendit dans la nuit.
Si nous interrogeons, lorsque le soleil luit,
Le lapis-lazuli de la voûte éthérée,
Abîme de saphir où l'âme est égarée
A travers les reflets d'azur resplendissants,
Nos yeux dilatés font des efforts impuissants
Pour saisir l'Idéal qui toujours nous échappe.
L'immensité nous crie: "Elle est longue l'étape
Qui te reste à franchir pour arriver au but."
Puis la terre, à son tour, réclame son tribut.
A nos regards charmés, dans la lumière vive.
Elle étale les fruits que Pomone cultive.
Variété sans borne, ensemble circonscrit,
Où le sens esthétique, affolé, s'amoindrit.

Or, c'est surtout pendant la nuit claire et sereine
Qu'on admire du Ciel la beauté souveraine.
Le Couchant a nimbé le dernier haut plateau:
La terre a revêtu son nocturne manteau.
Flore adoucit l'éclat de sa teinte vermeille.
Tout se tait. On chuchote, on se parle à l'oreille.
Le langage des cieux devient plus convaincant
Dans l'ombre: le silence étant plus éloquent
Que les vaines clameurs. Phébé montre sa face
Et les étoiles d'or scintillent dans l'espace
Où la mythologie avait placé ses dieux.

Espace illimité, gouffre mystérieux
Où se dresse l'Olympe, où les cosmogonies
Sondent les profondeurs d'orbites infinies,
Le cœur, en écoutant ta muette leçon,
Ressent d'un doux émoi l'indicible frisson:
Devant toi le blasé devient enthousiaste,
Inconnu plus obscur, plus profond et plus vaste
Que tous les océans! Mer sans borne, en tes flots
Roules-tu les soupirs des heureux? Les sanglots
Des malheureux font-ils mugir tes vagues sombres
Après avoir franchi l'immensité des ombres?
Notre âme a ses jours clairs et ses jours orageux:
Portes-tu nos chagrins sur ton front nuageux?

Le riche te fait part de sa mélancolie
Que l'or ne peut guérir, et la voix affaiblie
Des malades, des chefs de famille indigents
Te presse de pourvoir à leurs besoins urgents.
Chacun voudrait puiser en ton sein l'espérance,
La résignation, la foi, la récompense.
Tout ce qui souffre, espère, aime et vit comme nous
Sous ton dais, devant toi tremble et tombe à genoux.

Devant l'Immensité

DEVANT L'IMMENSITÉ

Eclairé par les feux du dôme constellé,
Lorsque, seul devant Dieu, l'homme inspiré s'attarde
A contempler au Ciel quelque point isolé,
Astre d'or ou faisceau de lumière blafarde,
Son regard de voyant y rencontre bientôt
Mille regards chargés d'angoisse, d'espérance
Ou d'aspirations, car chacun veut, là-haut,
Dans un rayon d'espoir apaiser sa souffrance.

Devant l'infinité des orbes infinis,
L'orgueil humain perd sa superbe audace :
De l'inégalité les rangs mal définis
Disparaissent, mêlés dans la commune classe.
Pour tous, pâtre ou rêveur, savant qui se morfond
A scruter du Ciel bleu l'immensité profonde,
L'abîme universel reste un gouffre sans fond
Où la science en vain a promené sa sonde.

Inépuisable objet de méditation
Qui nous entraîne en des rêves sublimes
Où peut errer sans fin l'imagination,
Le Ciel reste toujours l'abîme des abîmes:
Abîme où se repait la contemplation,
Abîme de grandeur et de profonds mystères,
Abîme où l'on pressent l'agglomération
De mondes inconnus et d'invisibles sphères.

Le Ciel est l'image sensible
De tout l'Inconnu susceptible
D'être par nous imaginé.
C'est l'éternel témoin de l'humaine impuissance,
La Sphinge qui, malgré l'effort de la Science,
Garde encor maint secret que nul n'a deviné.

Les ellipses qu'au Ciel décrivent les comètes,
A travers un fouillis d'étoiles, de planètes,
D'astres étincelants,
Encerclent, au-delà des lointaines pléiades,
D'immenses horizons ornés de myriades
De soleils rutilants.

La lactescente voie où tremblotent, frileuses,
Les discrètes lueurs des blanches nébuleuses,
Neige ayant pour cristaux des gerbes de soleils,
Retombe en purs flocons sur les cimes astrales
Dont les névés sont pleins de lumières spectrales
Qui dorent les couchants vermeils.

Quand s'offrent à nos yeux les confins de l'espace,
Lorsque, dans le lointain, la lumière s'efface
Devant les meilleurs instruments,
Nous restons interdits, au seuil des grands mystères,
Cherchant à deviner les innombrables sphères
D'inénarrables firmaments.

Quand l'homme, poursuivant ses études stellaires
Dans l'enchevêtrement des systèmes solaires,
A cru faire un grand pas,
Perdu dans l'Infini qui se conçoit à peine,
Il rencontre, au-delà de la borne lointaine,
Le néant... qui n'existe pas.

La science, devant ces colonnes d'Hercule,
A beau de l'horizon, qui sans cesse recule,
Scruter chaque recoin;
L'orgueil humain appelle en vain la fantaisie
A son aide, Dieu dit, même à la poésie:
Tu n'iras pas plus loin.

Nous gravitons, suivant l'orbite limitée
De nos conceptions; mais notre âme exaltée
Par nos vœux infinis,
Voit au Ciel l'"Ultima Thule" de l'espérance,
L'asile du bonheur, l'éternelle Jouvence
Des mondes rajeunis.

LA MER

LA MER

Sur l'aréneux croissant d'une plage bénie,
Humble épave du sort, je viens me reposer.
J'aime de l'océan la plaintive harmonie;
J'aime le flot qui meurt en un bruit de baiser.
J'aime aussi la clameur de la vague bruyante,
La rauque voix qui gronde au sommet des récifs,
Le liquide volcan à la crète fuyante,
Tressautant, secoué de spasmes convulsifs.

Mer, sublime atelier, laboratoire immense,
Des transformations tu sonnes le rappel.
De futurs continents tu portes la semence:
Le polypier, l'atoll, l'îlot et l'archipel.
Ton flot ronge le fiord, submerge la lagune,
Entame le silex, effrite le granit.
Il démolit le roc et, construisant la dune,
Marque le nouveau terme où ton règne finit.

J'aime ta voix sonore et j'aime ton silence,
Tes accès de fureur et ta sérénité.
J'aime à monter l'esquif qui sur toi se balance
Quand ton calme sourit à ta propre beauté.
Lorsque, comme un miroir, ta surface est unie
J'aime à voir rougeoyer ton horizon vermeil
Dans un rayonnement de splendeur infinie,
Reflet d'aube ou déclin flamboyant du soleil.

J'aime à voir, quand la lune éclaire la nuit sombre,
Le navire qui trace un sillage argenté;
Je plonge mon regard dans la glauque pénombre
De ta phosphorescente et mobile clarté.
Ton clapotis léger, me berçant de doux rêves,
Murmure à mon esprit d'harmonieux propos.
Quand je viens comparer, sur tes inertes grèves,
L'éternel mouvement à l'éternel repos.

A contempler le Ciel quand j'ai lassé ma vue,
Mes yeux, ivres d'azur mais non rassasiés,
Aiment à promener sur ta vaste étendue
De longs regards extasiés.

A l'horizon, borne irréelle de deux mondes,
S'embrassent deux immensités:
L'immensité d'azur que reflètent les ondes
Et celle des flots indomptés.

Celle de l'océan, immensité tangible,
Déferle autour de moi,
Moi, l'humaine fourmi dont l'âme indestructible
Eprouve un doux émoi.

J'admire l'élément qui se gonfle, s'écrase,
S'écroûle en mourant à mes pieds.
Je voudrais emprunter, pour clamer mon extase,
La voix des flots tuméfiés.

De nos caducités l'implacable détresse
Ressort impitoyablement
Devant cet Infini d'éternelle jeunesse
Et d'inlassable mouvement.

Aspects Variés de l'Océan.

ASPECTS VARIÉS DE L'OCÉAN

Devant les profondeurs de l'abîme liquide
Où tout être terrestre a trouvé son berceau,
De la vie éphémère on constate le vide,
Et l'homme se compare à l'humble vermisseau.

Ses yeux cherchent au loin, vers la limite extrême
De l'horizon, l'endroit où le Ciel amoureux
Se penche pour étreindre, en un baiser suprême,
La mer qui se relève en des transports fougueux.

Elle se tord, se courbe, et sa puissante haleine
S'exhale en un frisson des flots tumultueux,
Ciel et mer ne font qu'un. Leur souffle impétueux
Va féconder au loin mont, forêt, val et plaine.

Ils se perdent là-bas, dans les obscurs lointains,
Au fond de l'imprécis, du flou, de l'invisible,
Dans un prolongement qui n'est pas accessible
A nos regards voilés devenus incertains.

Sur l'étroite lisière où l'océan commence,
Où le sol disparait, l'homme reste interdit :
Enfant, vieillard, oisif, moraliste, érudit
S'arrêtent, fascinés devant le gouffre immense.

En arrière s'étend le terrestre domaine,
Le sol qui nous sustente et qu'aux pieds nous foulons,
Que la rapacité hérisse de jalons,
Sordides monuments de convoitise humaine.

Devant nous, la mer ouvre un champ non morcelé :
Sur ses bords écumeux gît l'ultime frontière.
Elle rejette au loin palis, borne ou barrière.
Nul enclos n'avilit son domaine inviolé.

———

Le Travail de la Mer.

LE TRAVAIL DE LA MER

L'irrésistible élan des vagues substitue
Aux rivages anciens des rivages nouveaux.
L'océan indivis retranche ou diminue
De ses possessions la mobile étendue
Et façonne à son gré repères et niveaux.

Son sein mouvant n'admet ni sillon de charrue,
Ni bornes, ni confins, ni murs, ni fondements:
La houle, avec fureur, sur l'obstacle se rue,
Oblitère la trace un instant apparue
Et pousse les débris vers les maëlstroms géants.

La mer, dont les vapeurs alimentent la nue,
Aplanit les sommets, désagrège les monts,
Prélève sur le sol, qui sans cesse évolue
Vers elle, son tribut de rocaille moulue,
De glace, de gravier, de sable, de limons.

Même en son calme plat, toujours elle remue
Et nous sommes conquis par sa mobilité.
L'homme dort, l'oiseau dort sur la branche feuillue :
Tout dort, hormis la mer, que nul n'a jamais vue
Immobile en son lit puissamment cahoté.

Sa respiration, qu'accusent les marées,
Gonfle ses pectoraux d'un souffle intermittent :
D'abord, brusque ressauts, vagues démesurées,
Ensevelissement des grèves triturées,
Puis, des flots crépelés faible clapotement.

Féline, elle s'apaise et devient caressante :
Elle lèche les bords par elle dévastés,
Puis resserre bientôt son étreinte puissante,
Broie, écrase, lacère, et sa voix menaçante
Clame de son courroux les accès redoutés.

Voix de l'Océan.

VOIX DE L'OCÉAN

La voix de l'océan a toutes les nuances :
Tendres soupirs, baisers d'amour, plaintes, sanglots,
Accents harmonieux, affreuses discordances.
Chahuts désordonnés et rythmiques cadences
Des champs pélagiens réveillent les échos.

La mer siffle. gémit, chante, hurle, sanglote,
Tonne comme la foudre et geint comme les vents.
Son régistre vocal sait donner chaque note.
Du larynx de la brute ou de l'humaine glotte.
Et reproduit les sons de tous les instruments.

Elle parle au Ciel bleu, converse avec la terre.
Gourmande les écueils, gronde ses habitants.
Réprimande la nef, puis sa voix, moins austère,
Chuchote un doux babil tout rempli de mystère
Aux insectes perchés sur ses flots clapotants.

Les Reflets de la Mer.

LES REFLETS DE LA MER

De toutes les couleurs du ciel et de la terre
La mer forme l'azur de son bleu transparent.
Elle adoucit l'éclat des teintes qu'elle altère.
Celle qu'elle revêt trahit son caractère
Maussade, triste ou gai, fantasque, incohérent.

Lorqu'elle est gris de plomb, son humeur est chagrine :
Ses sanglots font craquer son lourd corset d'airain.
Elle est verte, irisée, ou rouge, ou purpurine,
Violette ou bleu d'azur si le temps est serein.

Elle a su transmuer dans son creuset énorme
Tous les scintillements des métaux astiqués,
Et toutes les splendeurs du cristal lentiforme
S'y mêlent tour à tour en reflets compliqués.

Elle étale parfois la splendeur de ses gemmes :
Emeraudes, saphirs, rubis ou diamants;
Et le superbe éclat des riches diadèmes
Pâlit devant l'éclair de ses flots fulgurants.

La mer, vaste miroir inondé de lumière,
Fascine le regard par la diversité
Des teintes que revêt son humide parterre,
Déferlage incessant d'ineffable beauté.

Et l'homme hypnotisé sur la nef ou la grève,
Devant l'"immensité des ondes sans repos",
Sent planer son esprit, sur les ailes du rêve,
Avec l'esprit de Dieu qui "flotte sur les eaux".

Montagnes et Vallons.

MONTAGNES ET VALLONS

A l'horizon la montagne escarpée,
Dans son manteau d'azur enveloppée,
Estompe au loin sa crête découpée
En relief sur le fond du ciel bleu,
Et le profil onduleux de sa cime
Tantôt s'élève et tantôt se déprime,
Vague figée au sortir de l'abîme,
Spire d'encens qui s'élance vers Dieu.

Montent vers Dieu panaches des cratères,
Volcans éteints et cônes ignifères,
Himalayas, Alpes et Cordillières,
Carpathe, Atlas et Sierra Névada,
Pics sourcilleux des Montagnes Rocheuses,
Vastes fouillis, flots de mers orageuses,
Pétrifiés sous leurs cimes neigeuses,
Du chaud Mexique au frigide Alaska.

Angles aigus, silhouettes hardies,
Riants vallons et courbes arrondies,
Lacs transparents, béates Arcadies,
Panoramas bien faits pour nous ravir,
Névés, glaciers, moraines et cascades,
Lourds tumuli d'orgueilleux Encelades
Morts pour avoir tenté leurs escalades
Sur des hauteurs que nul ne peut gravir.

Tout ce qui tend à quitter notre sphère,
A s'éloigner du centre de la terre,
Se dégageant du plasme élémentaire,
Doit converger vers l'Immatériel:
A la montagne, endroit propice au rêve,
Mû par l'esprit vers Dieu le corps s'élève
Sur les gradins du sol qui se relève,
"Scala santa" qui monte vers le Ciel.

Sierra Nevada.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

SIERRA NEVADA

J'ai vu l'Orizaba, dont la tête chenue
Perçait le cumulus collé sur son versant,
Emergeant au-dessus des brumes de la nue,
Recevoir le premier baiser du jour naissant.

Plus bas, la lourde masse était d'azur couverte,
Draperie aux reflets savamment agencés,
Sur les hauts contreforts, d'ou sa bordure verte
Tombait en falbalas artistement froncés.

J'ai contemplé deux autres sentinelles
De l'Anahuac, colosses merveilleux,
Livrant leurs fronts aux neiges éternelles
Et leur échine au soleil radieux :

Le Popocatepetl dont la cîme est perchée
Plus haut que le sommet du biblique Ararat,
Et l'Ixtaccihuatl où la "Femme Couchée"
Etend son corps neigeux sur un lit d'apparat.

Elle étale de loin la splendeur de sa robe,
Mêlant l'azur céleste aux teintes de granit,
Au-dessus des hauteurs où le soleil garnit
De rameaux et de fleurs l'ossature du globe.

Nature Alpestre.

NATURE ALPESTRE

Austère et grandiose est la nature alpestre
Dans la zone vouée aux éternels hivers;
Mais les rotondités de l'écorce terrestre
Nous offrent mille aspects amènes et divers.

La lumière remplit les coins et les recoins
Des sinuosités d'ombres et de pénombres,
Fait briller les sommets, rend les combes moins sombres
Pénètre dans la grotte et dore les ronds-points.

Forêts, prés, mamelons, ravins, fermes, villages
Parsèment le pays de sites enchanteurs;
Collines et hameaux offrent cent paysages
Où fleurs et frondaisons prodiguent leurs couleurs.

A chaque raidillon ou détour de la route,
De nouvelles beautés se révèlent soudain:
Impétueux torrent, massif d'arbres, jardin,
Tapis vert que l'eau frôle et que l'herbe veloute.

Amphithéâtre, arêne où des gladiateurs
Modernes font encor la lutte pour la vie,
Où les patriciens, formant la galerie,
Pour se soustraire aux coups, restent sur les hauteurs.

Bosselures du sol, votre altier symbolisme
Offre maintes leçons dont le pauvre rimeur
Profite, dès qu'il peut dominer la clameur
Qui monte des bas-fonds de l'industrialisme.

Océans, Cieux et Monts.

OCÉAN, CIEUX ET MONTS

La montagne est l'endroit où grandit l'horizon,
D'où s'exhale vers Dieu la fervente oraison:
C'est l'autel légendaire, aux mystères propice.
Sinaï, Mont Thabor, Sion, bûcher d'Oeta,
Qui vit périr Hercule, et sanglant Golgotha
Où l'Homme-Dieu s'offrit lui-même en sacrifice.

Las d'avoir, au-dessus des cratères béants,
Promené ses regards sur les dômes géants
Et les pics recouverts de vapeurs congelées
Dans l'air raréfiant où plane le condor,
L'alpiniste revient, parmi les moissons d'or,
Respirer les parfums des riantes vallées.

Spectacle tour à tour sublime et gracieux,
Océan, cieux et monts exposent à nos yeux
De la création la superbe harmonie;
Et l'âme humaine adresse un suprême hosanna
Au Dieu dont l'Univers est l'éternel Sina
D'où rayonne à jamais sa grandeur infinie.

Ottawa, 6 août 1909.

L'Intransigeant.

L'INTRANSIGEANT

La musique de cet opéra a été écrite par M. Amédée Tremblay, organiste de la basilique d'Ottawa. Cette pièce a été jouée avec succès à Ottawa le 26 juin 1906.

PERSONNAGES :

Jules Després, journaliste intransigeant, rédacteur de l'"Argus".

Hector Belval, avocat, arriviste, propriétaire du dit journal.

Alice Belval, sœur du précédent et fiancée de Jules.

Henriette, femme d'Hector.

M. Durand, père d'Henriette.

Mme Durand.

Electeurs et délégués à la convention de comté.

PREMIER ACTE.

SCENE I

(*La scène se passe au bureau d'Hector, qui sert en même temps de bureau de rédaction. Au premier plan, Jules et Hector travaillent à leurs pupitres respectifs. Les délégués sont groupés au fond.*)

CHOEUR DES DÉLÉGUÉS

Nous sommes de bons apôtres
Ayant pour mandat
De choisir parmi les nôtres
Un bon candidat.

Il faut que notre parlement
Se sente bien coupable. Il veut se faire absoudre,
Puisqu'on annonce bruyamment
Que de se dissoudre
Il a résolu.
Il a toujours été plus ou moins dissolu.
Nous sommes de bons apôtres, etc.

UN DÉLÉGUÉ. (Baryton.)

Son éloquent époux ayant trop discuté
Depuis mars jusqu'à septembre
La femme de plus d'un ci-devant député
Devra cesser d'être femme de Chambre.

AUTRE DÉLÉGUÉ. (2ième ténor.)

Pour avoir trop estropié
La grammaire et les lois humaines
Plus d'un sera mis à pied
Avant cinq ou six semaines.
Digue, dondaines,
Digue dondé.

CHOEUR.

Nous sommes de bons apôtres, etc.

UN ÉLECTEUR. (Basse.)

Je suis contrebandier, et je trouverais drôle
Qu'on voulut abolir les droits sur le pétrole.

AUTRE ÉLECTEUR. (1er ténor.)

Qu'on augmente l'impôt sur toutes les boissons,
Je m'en moque, pourvu qu'on place mes garçons.

CHOEUR :

Nous sommes de bons apôtres
Munis d'un mandat,
Nous imposerons aux autres
Notre candidat.

Et comme porte-bannière
D'un comté rural,
Saluons notre confrère
L'avocat Belval.

Nous sommes de bons apôtres
Munis d'un mandat,
Nous imposerons aux autres
Notre candidat.

(*exeunt* électeurs et délégués.)

SCENE II.

Hector, Jules.

HECTOR.

Enfin, c'est décidé, je vais me faire élire.
Dans notre parlement j'aurai mon mot à dire.
Je me suis aguerri devant les tribunaux
Et mon nom, répété par tous les grands journaux,
Obsédera partout l'électeur bénévole.

JULES.

Et très peu soucieux de savoir qui le vole.

HECTOR.

L'électeur est honnête et je le suis aussi.

JULES.

De cette honnêteté, vierge de tout souci,
Qui fait qu'on peut trahir sans y comprendre goutte,
Quand tu seras élu, tu vas, sans aucun doute,
Revendiquer les droits de tes chers commettants
Sempiternellement bafoués et contents?

HECTOR.

Le sort des gouvernés n'est pas si déplorable.

JULES.

Celui des gouvernants te parait admirable.
Tu te résignerais à le subir demain.

HECTOR.

Moi, je voudrais régner sur tout le genre humain.
Il doit être si doux de commander en maître.
Mais, en attendant mieux, dès demain, je veux être
Un candidat loquace, et le plus entêté
Que l'on ait jamais vu parcourant un comté.

JULES.

Ton désir de régner me parait bien tenace;
Mais, l'innocent comté que ton orgueil menace,
Quel mal t'a-t-il donc fait pour être ainsi traité?

HECTOR.

Il m'a fait... que je veux être élu député.

JULES.

Si le peuple est heureux, laisse-lui son bien-être
S'il est mal gouverné, c'est qu'il le veut peut-être.

HECTOR.

Meilleur gouvernement n'existe nulle part.
Je le trouve si bon que j'en voudrais ma part.

JULES.

Et, lorsque tu l'auras, quel immense avantage
Tes heureux commettants auront-ils en partage ?

HECTOR.

Ils seront gouvernés tout comme auparavant,
[illegible] la réforme n'est qu'un songe décevant.

JULES.

Tu ne changeras rien ?

HECTOR.

Je suis opportuniste,
Ami de la concorde et surtout arriviste.

(Il sort.)

SCENE III

JULES (seul).

Arriviste surtout. On n'est pas plus cynique.
Il voterait demain la loi la plus inique
S'il croyait avancer par là ses intérêts.
Il est prêt à plier l'échine et les jarrets
Devant tout ennemi juré de notre race.
Le sens moral est nul, l'appétit est vorace
Chez ces modernisés à l'esprit positif,
Pour trahir toujours prêts à trouver un motif.

Hector compte sur moi pour un bout de réclame.
D'autres la lui feront. Demain, la mort dans l'âme,
J'aurai dit au journal un éternel adieu.
J'irai chercher ailleurs un honnête milieu
Où l'on soit dispensé d'écrire des mensonges.
J'aime la sœur d'Hector. J'avais fait de beaux songes
Je voyais l'avenir sous un jour attrayant.
La réalité m'offre un dilemme effrayant.

De mes convictions faisant le sacrifice.
Si je trompe les gens pour le frère d'Alice,
Je deviens par le fait indigne d'être aimé:
Aux nobles sentiments mon cœur étant fermé.
Alice pourra croire encore qu'elle m'aime.
Erreur, car je serai tout autre que moi-meme.
Et si je veux rester digne de son amour,
Il me faut la quiter sans espoir de retour.

(Il va pour sortir. Alice entre.)

SCENE IV

Alice, Jules.

ALICE.

Pardon, mais j'espérais trouver ici mon frère.

JULES.

Il vient de me quitter.

ALICE. (A part.)

Quel air sombre et sévère!

(Haut.)

Vous a-t-il raconté qu'il s'est mis sur les rangs?

JULES.

Il m'en a dit un mot. Quels sont ses concurrents?

ALICE.

Je ne les connais pas, mais je sais qu'il espère
Beaucoup de votre appui loyal en cette affaire.

JULES.

Il peut, certes, compter sur mon zèle empressé
S'il veut rester honnête et désintéressé.

ALICE. (A part.)

Serait-il envieux?
(Haut.)
Mon frère est par nature
Très sincère, très probe, et sa candidature
Devrait vous réjouir.

JULES.

J'en suis marri, hélas!

ALICE. (Avec emportement.)

En seriez-vous jaloux? Ne savez-vous donc pas
Qu'elle peut aplanir l'obstacle qui s'oppose
A notre mariage? Et sur quoi donc repose
La grande objection que vous semblez avoir
A ce que votre ami soit élu?

JULES.

Mon devoir
M'impose en ce moment une terrible épreuve.
De mon ardent amour je vous donne la preuve:
Quand des succès d'Hector vous me croyez jaloux,
Je m'obstine à rester toujours digne de vous.

ALICE.

Comment ?

JULES.

Vous l'ignorez ? Il faut que je vous dise
Pourquoi ce cher Hector désire qu'on l'élise :
Ce n'est pas pour que nous soyons mieux gouvernés ;
C'est pour voir les flatteurs à ses pieds prosternés.

ALICE.

Quelles sont donc les lois que mon frère transgresse ?

JULES.

C'est un déraciné de la vilaine espèce,
Qui pose au contempteur des antiques vertus.
Et tient à patauger dans les sentiers battus.

Quand les eaux roulent avec bruit
Entraînant la terre féconde,
L'arbre, perdant son point d'appui
Tombe dans le torrent qui gronde.
Il flotte alors au gré des vents
Privé de vigueur et de sève,
Et bientôt les sables mouvants
L'ensevelissent sur la grève.
Il meurt alors. L'hoomme est seul destiné
A vivre après qu'on l'a déraciné.

ALICE.

Parfois l'arbre qu'on replante
Peut grandir encor;
Et l'homme que l'on transplante
N'a pas toujours tort.
Tout dépend de la manière
Dont on retourne la terre.
Chacun de nous a pour aînés
Des milliers de déracinés.

JULES.

Aujourd'hui conquérante et demain asservie,
Errant des bords du Gange à la Scandinavie,
Pour s'élancer de là vers des cieux plus cléments,
La race d'où sortaient nos ancêtres normands
A dû se transplanter en maintes circonstances,
Affrontant les dangers, méprisant les distances,
Et nous nous consolons volontiers d'être nés
Quelques siècles plus tard que ces déracinés.

Fuyant le steppe moscovite,
Le Doukhobor, le Ménonnite
Nous arrivent avec leur suite
De sectaires illuminés.
Et nos colons venus d'Irlande,
Des geysers de la froide Islande
Ou des glaces de la Finlande
Sont plus ou moins déracinés.

ALICE.

Inépuisable pépinière,
L'Europe, vaste fourmilière
De gens assez mal gouvernés,
De son trop plein couvre le monde,
Et sur notre sol vierge fonde
Un peuple de déracinés.

JULES.

Ainsi les pays se transforment.
Ainsi les empires se forment.
Mais, chez un peuple nouveau-né,
Ceux-là seuls resteront les maîtres
Chez qui le culte des ancêtres
N'a pas été déraciné.

L'orateur trop verbeux qui ne sait pas se taire
Est un déraciné.
L'ancien viveur qui pose au censeur trop austère
Est un déraciné.
Le campagnard transplanté dans la ville
Est un déraciné.
Le porte-faix au torse trop débile
Est un déraciné.
Le laboureur qui boude la charrue
Est un déraciné.
Le vagabond qui flâne dans la rue
Est un déraciné.

ALICE.

J'approuve en tous points votre thèse
Mais je serais fort aise
Qu'il vous plût maintenant de m'expliquer pourquoi
Mon frère n'est pas apte à rétamer la loi.

JULES.

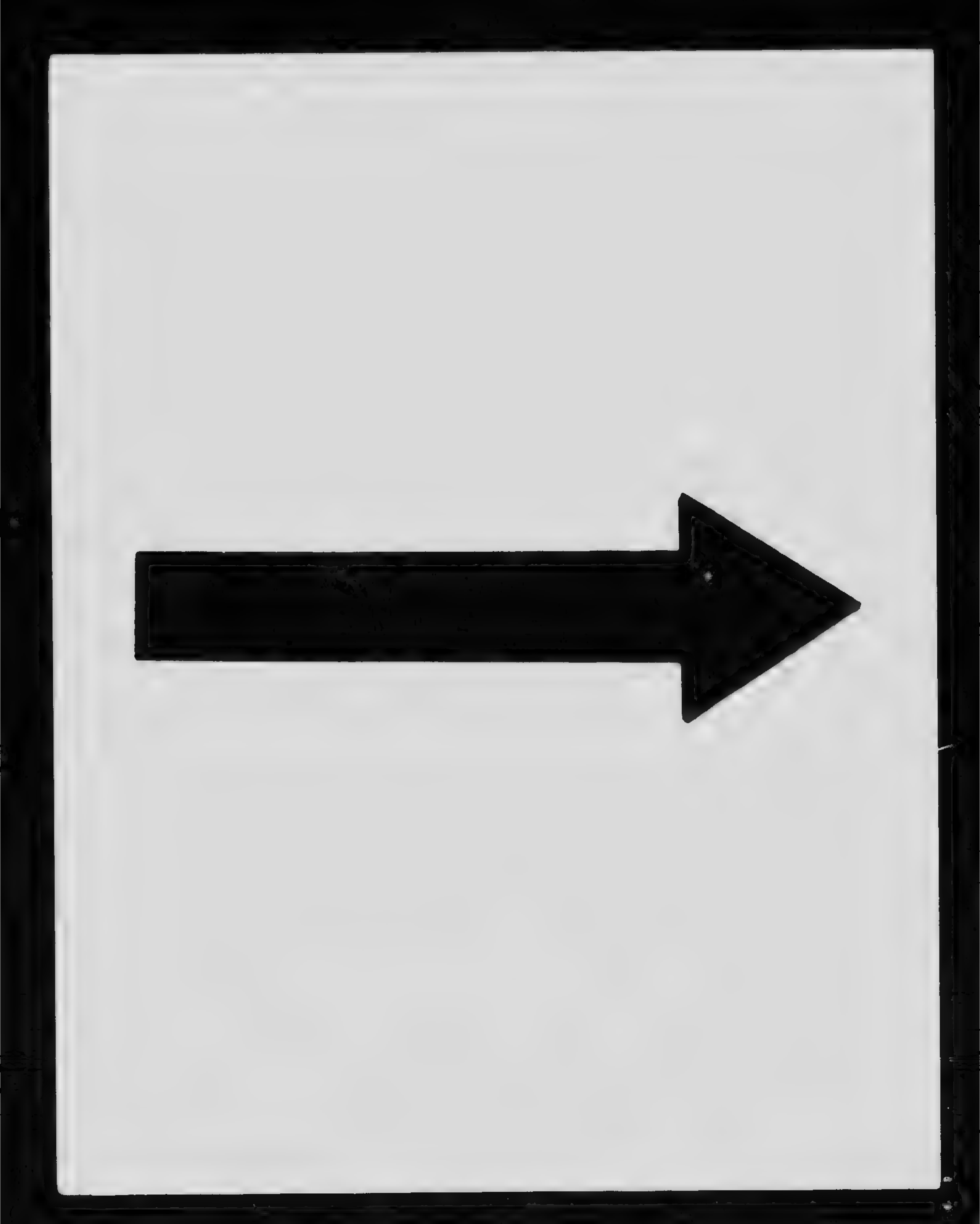
L'expression me plaît, mais n'est pas très heureuse.
Des rétameurs la verve filandreuse
Dénature nos lois plus qu'il n'en est besoin.

ALICE.

Hector a du talent; il peut aller très loin.

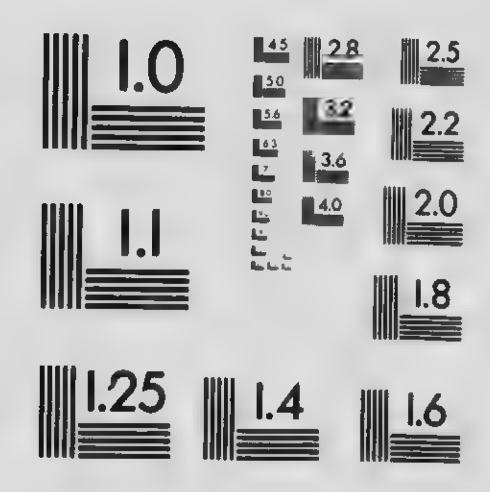
JULES.

Eh! c'est précisément ce qui me désespère.
Grâce à moi, son journal est devenu prospère.
Cet organe est sa chose: il voudra s'en servir
Pour flagorner des gens qu'il vaudrait mieux flétrir.
Puisque, dans ce bureau mon utilité cesse,
Il faut que prestement d'ici je disparaisse.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





(Duo)

JULES.

Je vous aime de tout mon cœur
Pourtant, il faut que je vous quitte.

ALICE.

Trop scrupuleux adorateur,
Votre retraite est trop subite.

JULES.

L'incorruptible probité
S'accomode mal de la feinte.

ALICE.

Et le drapeau par vous porté
N'a pas la moindre demi-teinte.

JULES.

Je tiens à l'honneur.

ALICE.

Je tiens au bonheur.
(Ensemble)

JULES.

Et pour le conserver je renonce au bonheur.

ALICE.

Faut-il y renoncer pour un faux point d'honneur?

JULES.

Mon pauvre cœur endolori
Eprouve une angoisse mortelle.

ALICE.

Il en sera bientôt guéri :
Votre honneur le tient en tutelle.

JULES.

N'accablez pas un malheureux
Que vos sarcasmes désespèrent.

ALICE.

Comment plaindrais-je un amoureux
Dont les scrupules m'exaspèrent?

JULES.

Je tiens à l'honneur.

ALICE.

Je tiens au bonheur.

(Ensemble), etc.

DEUXIEME ACTE.

SCENE I

(Chez M. Durand. Tous les personnages, moins Jules, sont en scène.)

M. DURAND.

Vous vous êtes fourré dans de beaux draps, mon gendre
Et votre volte-face a lieu de me surprendre
Vous changez d'opinion comme on change d'habit.
Jules nous a prouvé, par son départ subit,
Que ses doctes écrits étaient francs et sincères.
C'est un fait reconnu par tous vos adversaires.
Qui ne manqueront pas d'en tirer grand parti.

HECTOR.

Pourquoi, sans me le dire, est-il sitôt parti ?

ALICE.

N'as-tu pas devant lui esquissé ton programme ?

HECTO

Oui, là-dessus il m'a lancé mainte épigramme.

ALICE.

Il m'a dit qu'il te tient pour un déraciné.

HECTOR.

Eh! bien, moi, je le tiens pour un halluciné
Qui cherche l'idéal au-dessus des nuages,
Et qui se trouve absent quand grondent les orages.
J'ignore où ce bipède est aujourd'hui juché;
Un pareil merle blanc doit être haut perché.
Puisqu'à ce disparu le public s'intéresse,
Quelqu'un devrait pouvoir me donner son adresse.

HENRIETTE.

D'adresse, il n'en a pas, n'ayant ni feu ni lieu.

ALICE.

Hélas! il est parti sans m'avoir dit adieu.
C'est un intransigeant, et la candidature
D'Hector lui paraissait une infâme imposture.

HENRIETTE.

Ah! voilà la raison de son départ furtif!

ALICE.

Ce départ qui me navre est tout au plus hâtif.

M. DURAND.

C'est un départ intempestif.
Cet homme est à la fois énergique et craintif.
Il faudrait retrouver ce héros fugitif.

Moi, j'ai toujours eu pour système
D'être tenace comme un Juif.
Mais, quand j'étais marchand de suif,
J'étais coulant, persuasif,
Aussi, je me suis fait moi-même.
Tel que vous me voyez, je me suis fait moi-même.

TOUS LES AUTRES. (En chœur.)

Il se suiffait lui-même;
C'était là son système.
Cet homme positif,
Tenace comme un Juif,
Etait marchand de suif
Et se suiffait lui-même.

HENRIETTE.

Pour mieux lubrifier son excellent système.

(En chœur.)

Il se suiffait, il se suiffait lui-même.

M. DURAND.

Je pourrais broder sur ce thème.
J'étais un être progressif,
Positif au superlatif,
Intuitif, pas trop naïf,
Aussi je me suis fait moi-même.
Tel que vous me voyez, je me suis fait moi-même.

(Quatuor.)

Il se suiffait lui-même, etc.

HECTOR.

Moi, j'ai toujours un peu compté
Sur les efforts des autres,
Et pour devenir député,
Je compte sur les vôtres.
Etant sur les rangs,
De mes adhérents
Je veux gonfler la liste;
Et pour l'allonger
Ne rien négliger,
Car je suis arriviste.

Jules pourrait faire demain
L'active propagande.
Sa plume serait sous sa main
La baguette d'Urgande.
Mais il est parti
Me laissant nanti
D'un journal assez triste :
Faut le retrouver.
Dussé-je en crever.
Car je suis arriviste.

Il a toujours su ménager
L'accord des participes,
Mais il ne sait pas transiger
Avec les grands principes.
Faut lui pardonner,
Sans trop s'étonner.
Cherchons ce moraliste.
Il faut qu'il soit lu.
Je veux être élu
Car je suis arriviste.

M. DURAND.

Votre homme, étant aussi fils de ses propres œuvres,
Ne veut pas condescendre aux indignes manœuvres
Des arrivistes effrénés.
J'ai beaucoup de respect pour les autodidactes
Qui savent refuser d'infirmer par leurs actes
Les écrits qu'ils ont crayonnés.
Croyez-en mon expérience
Et mon gros bon sens.
En la présente occurrence,
Le moyen le plus sûr de raffermir nos gens
C'est d'envoyer un télégramme
A Jules, promettant d'adopter son programme.

ALICE.

Bravo! Mais le moyen de découvrir l'endroit
Où demeure aujourd'hui ce défenseur du droit?

HECTOR.

Ce doit être facile: un pareil phénomène
Ne peut passer inaperçu.
Avant la fin de la semaine
Il sera de retour. Du moins, il aura su
Qu'on invoque partout sa fugue intempestive
Pour lancer contre moi l'injure et l'invective.

ALICE.

C'est entendu. Chacun admet que Jules
Est un original
Qui sait mettre des mots, des points et des virgules
Dans les colonnes d'un journal.
Mais il a pour système
De les choisir lui-même.
On ne le verra pas, du jour au lendemain,
Changer de ton et d'antienne.
Pour ne pas rétracter ce qu'écrivit sa main,
Il renonce à la mienne

MME DURAND.

Ton amoureux a le cœur haut placé.
Si haut, ma foi, qu'il en est tout glacé.
L'objet de ta tendresse exquise
Me fait l'effet d'une banquise.
Fut-il jamais soupirant plus transi ?
Je n'en connais pas un seul, Dieu merci !

ALICE.

Je le crois, cependant, lorsqu'il me dit qu'il m'aime
Pas autant que l'honneur, mais bien plus que lui-même

HENRIETTE.

C'est qu'il ne s'aime pas beaucoup.
Puisqu'il porte un si rude coup
A vos communes espérances,
Vous exposant tous deux à d'horribles souffrances.

ALICE.

Et tu prétends me consoler
En me conseillant de brûler
Ce qe j'adore?
Par lui je consens à souffrir
Pour lui; car dussè-je en mourir,
Je l'aime encore.

MME DURAND.

Voici deux amoureux empressés à se plaire
Qui, pour tout plaisir,
Geignent à loisir.
L'un, en s'exilant,
Avait cru bien faire;
En se désolant
L'autre s'exaspère
De changer de front
Le galant refuse.
Demain, la mine confuse,
Tous deux s'en repentiront.
Ah!
Lorsque l'âme est pleine
D'un pareil souci,
Ce n'est pas la peine
De s'aimer ainsi.

Je suis jeune, il est vrai, mais je suis belle-mère
Ayant pris un veuf
Pas tout-à-fait neuf.
Et voilà pourquoi,
Exempt de chimère,
Mon bonheur à moi
N'est pas éphémère.
D'être au premier rang
J'ai la certitude,
Je puis, sans inquiétude,
Briller et trancher du grand.
Ah! lorsque l'âme est pleine, etc.

Pour moi, le sentiment à la raison austère
Doit céder le pas.
Je ne comprends pas
L'amour orageux,
Rempli de mystère,
Ciel trop nuageux
Qu'un zéphyr altère.
Pour durer longtemps
Faut se laisser vivre
Et mettre à l'abri du givre
Les roses de son printemps.
Ah! lorsque l'âme est pleine, etc.

SCENE II.

La scène se passe dans la salle d'attente d'une gare de chemin de fer. Chœur des électeurs, puis M. Durand et Jules. Ces deux derniers entrent au moment où les électeurs sortent après avoir chanté les couplets suivants en exécutant une marche de fantaisie.)

CHOEUR DES ELECTEURS.

Nous exerçons dans le comté
Le droit de souveraineté.
Chacun de nous est un monarque
Aspirant à faire sa marque.
Gauch', droit', passe à côté,
Nous choisissons un député

Aujourd'hui, plus d'un orateur
Qui veut être législateur
Nous fait un discours somnifère
En attendant qu'il légifère.
Gauch', droit', passe à côté.
Nous choisissons un député.

Nous écoutons, nous discutons.
A tort à travers nous votous.
Nous nous faisons tirer l'oreille :
L'élu nous rendra la pareille.
Gauch', droit', passe à côté,
Nous choisissons un député.

(Les électeurs sortent.)

M. DURAND.

Ma foi, je suis ravi de vous voir, et pour cause.
Je vais en quelques mots vous expliquer la chose :
On a fort commenté votre brusque départ.
Vous vous sauvez, dit-on, pour ne pas prendre part
A la lutte en faveur d'un ami, d'un confrère,
D'un allié qui sera bientôt votre beau-frère.
La rumeur s'accrédite et fait beaucoup de tort
A ceux qui, comme nous, veulent élire Hector.

JULES.

Je ne désirais pas, en cette conjoncture,
Voir Hector renoncer à la candidature,
Et je voudrais qu'il eût franchement adhéré
Au plan que nous avions ensemble élaboré.

Ce programme, après tout, l'a rendu populaire.
C'est moi qui l'ai tracé, mais il semblait lui plaire
Et, s'il ne m'eut pas dit qu'il le jetait au vent,
Mon zèle pour sa cause eut été plus fervent.

M. DURAND.

Hector a fini par comprendre
Que votre programme, à tout prendre,
Est encore l'un des meilleurs.

JULES.

Hector devra surtout comprendre
Qu'il ne s'agit pas de tout prendre
Mais de prendre garde aux voleurs.

M. DURAND.

Vous n'aviez pas laissé d'adresse
Sans quoi nous vous aurions écrit.

JULES.

J'ai commis une impolitesse
Le jour où je me suis proscrit.
Je m'en suis allé chez ma mère
Lui faire mes derniers adieux.
Maintenant, je quitte ces lieux :
Je vais traîner ma peine amère
Et mon humeur atrabilaire
Sous d'autres cieux.

M. DURAND.

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé...

JULES.

N'étant pas rédacteur
D'un grand journal,

M. DURAND.

Sérénadait Chimène.

JULES.

Qui n'était pas d'un candidat la sœur.

M. DURAND.

Puisque le candidat accepte vos idées
Renoncez à votre projet.
On vous donne au journal les plus franches coudées
Pour écrire ce qu'il vous plaît.

JULES.

Hector est bon garçon mais un peu versatile,
Et je lui paraîtrai plus nuisible qu'utile
Le jour où mes écrits blesseront la fierté
De l'humble candidat devenu député.

M. DURAND.

Vous lui tiendrez alors de plus près, je l'espère,
D'ailleurs, je vous promets l'appui de son beau-père

Ce brave Hector, assurément,
N'est pas un mauvais garnement.
Allez le trouver promptement,
Il vous recevra poliment.

JULES.

Hector voudrait, pour le moment,
Utiliser mon dévouement,
Puis, me dégommer prestement
Quand j'écrirai trop franchement.

(Ensemble.)

M. DURAND.

Ce brave Hector, etc.

JULES.

Hector voudrait, etc.

M. DURAND.

Eh! bien, que vous en semble?
Si nous allions ensemble
Le trouver de ce pas.

JULES.

Croyez que j'apprécie
Votre offre généreuse et vous en remercie:
Mais je n'accepte pas.

M. DURAND.

Allons, vous êtes fou!

JULES.

Non, mais je voudrais l'être.

M. DURAND.

Si vous continuez, vous le serez peut-être.
Votre vanité peut jouer un mauvais tour
A votre sens moral. Renonçant à l'amour,
Au bonheur, à la gloire, à tout ce qu'à votre âge
Chacun croit entrevoir dans un lointain mirage,
Vous vous expatriez sans la moindre raison.

JULES.

Le reproche est amer: il est hors de saison.
Je vais devenir fou, puisque j'ai la manie
De rechercher du Vrai la sublîme harmonie.

Je ne suis qu'un poseur, et c'est par vanité
Que j'arrache son masque à la duplicité.
Quant à mon sens moral, il est nul à vrai dire.
Il a toujours suffi, pourtant, à m'interdire
Les pactes ténébreux, louches et clandestins
Servant à corriger les aveugles destins.
Vous parlez de l'amour. Or, voici ma réponse :
Je n'y renonce pas. C'est l'amour qui renonce
A moi, puisque mon cœur n'est pas resté fermé
Et qu'on voudrait me rendre indigne d'être aimé,
A mes yeux comme aux yeux de l'objet de ma flamme.
Je renonce au bonheur, dites-vous ? C'est dans l'âme
Que le bonheur réside : il n'est pas en dehors
Et ne se conçoit pas dès qu'on a des remords.
Je n'ai pas renoncé davantage à la gloire :
C'eut été ridicule et très peu méritoire.

M. Durand.

De nombreux écrivains, qui n'ont pas vos talents
Occupent aujourd'hui des postes excellents.

JULES.

Ils avaient le talent d'écrire des sornettes :
Ils ont reçu le prix de leurs plates courbettes.
Je dis la vérité comme je la conçois.
C'est assez naturel. Pourtant, je m'aperçois
Qu'il me faudrait avoir beaucoup plus de souplesse ;
Car, plus un écrivain fait preuve de faiblesse
Envers les exploiteurs, plus il passe pour fort.
En effet, il lui faut faire un plus grand effort
Pour convaincre, s'il n'est pas convaincu lui-même.
A ce travail ingrat, l'on voit des forts en thème
Prostituer leur verve et perdre leur latin,
Tandis que l'homme droit passe pour un mutin,
Pour un perturbateur, pour un être impossible.
On l'accuse d'orgueil ; il sert bientôt de cible
Aux traits envenimés de scribes corrompus
Qui vivent aux crochets des courtisans repus.
Originalité, franchise, grandeur d'âme,
Voilà de l'écrivain ce que chacun réclame.
Et, si ces dons du cœur percent dans ses écrits,
Vous pouvez le compter au nombre des proscrits.
Tel est, en résumé, le sort du journaliste,
Et je veux que mon nom soit rayé de la liste.

M. DURAND.

A la condition de savoir en sortir.
La presse mène à tout.

JULES.

C'est vrai, je dois partir
Avant d'avoir atteint ce degré de cynisme
Qui convient aux piliers de notre journalisme.

M. DURAND.

Mais pourquoi quittez-vous votre pays natal?

JULES.

Pour ne pas voir de près l'écrasement fatal
D'une race qui meurt d'un accès de gâtisme
Compliqué d'un excès de faux patriotisme.

M. DURAND.

Les hommes sont partout de préjugés imbus.
Vous trouverez ailleurs d'aussi criants abus.

JULES

Mes frères par le sang n'en seront pas victimes.
Ici, ce sont les miens, héritiers légitimes
Du sol qu'ont défriché nos vénérés aïeux,
Que l'on traite en vaincus ,en parias; ce sont eux
Qu'on met en interdit, qu'on méprise et qu'on leurre.
J'aime mieux être loin: ce spectacle m'écœure.

M. DURAND.

Donc, vous renoncez au combat.
Ma foi, je vous croyais plus brave;
Vous n'êtes pas un bon soldat;
Vous fuyez comme un vil esclave.
Si votre zèle est écœuré
De la couardise des vôtres,
Montrez-vous donc plus rassuré
Et plus vaillant que tous les autres.
Tambours, battez, sonnez clairons.
Ran, flan, taratata.
Serrez les rangs, chargez à fond.
Ran, flan, tara tata.
Qui m'aime me suive
En avant!
Et vive
Le vrai héros qui meurt en combattant!

JULES.

Je suis un homme dégoûté
Mais je n'ai jamais été lâche,
Car pour la sainte vérité,
J'ai toujours lutté sans relâche.
Allons, puisque vous y tenez,
Je retourne chez votre gendre.
Si jamais vous m'abandonnez,
Seul, je saurai bien me défendre.
(Ensemble.)
Tambours battez, etc.

(Le rideau tombe.)

TROISIEME ACTE.

Chez Hector.

SCENE I.

ALICE, HENRIETTE, MME DURAND.

ALICE.

Pourquoi m'a-t-il abandonnée
Quand des cloches de l'hyménée
Le son mélodieux et clair
Devait bientôt vibrer dans l'air
Et proclamer notre tendresse?
Entre nous, à ses yeux se dresse
Un fantôme habillé de noir:
C'est le spectre de son devoir
Qui le fascine et qui l'entraîne,
Lui fait rompre la douce chaîne,
La chaîne d'or de nos amours;
Mais moi, je l'aimerai toujours.
Malgré tout, j'admire de Jules
Les trop inflexibles scrupules;
Et je veux conserver l'espoir
Qu'il peut encor m'épouser sans déchoir.
Il est dans un affreux dilemne
Entre l'amour et le devoir,
Il en sortira, car il m'aime.

L'amour dissipera le grand fantôme noir
Et me rendra mon bien suprême.

HENRIETTE.

Triste lyre
Qui soupire
Des accords inopportuns,
Doux murmure.
Ta voix pure
Chante des amours défunts.

Ton tableau lamentable et triste
Nous montre, tout de noir vêtu,
Le spectre de ton journaliste
Qui chante : Alice où donc est-tu ?
Triste lyre, etc.

Moi, je l'aperçois qui conspire
Pour rentrer chez nous en vainqueur.
Et l'on m'assure qu'il aspire
A ta dot plutôt qu'à ton cœur.
Triste lyre, etc.

MME DURAND.

Depuis longtemps Jules s'est aperçu
De l'agrément qu'on a d'être cossu.
Il veut ton or. Dès qu'il l'aura reçu,
Ton bien-aimé rira comme un bossu
De ton amour habilement déçu.

À ta caisse
Sa tendresse
Fera de fréquents emprunts.
Quel supplice!
Pauvre Alice
Pleure tes amours défunts.

ALICE.

Mon cœur est à lui sans réserve,
Et ma dot, il l'aura demain,
S'il la veut; je la lui conserve
Même s'il refuse ma main.
Mais c'est à mon cœur qu'il aspire.
C'est pour lui seul que je soupire.
Que m'importe, si l'on conspire
Contre son bonheur et le mien?
Je l'aime toujours et quand même.
Je sens qu'il m'aime pour moi-même
Et son amour est mon souverain bien.

SCENE II.

(Les précédentes, puis Hector, puis M. Durand et Jules.)

HECTOR.

Pas encore arrivés?

HENRIETTE.

Il n'est venu personne.

HECTOR.

Ton père, cependant, m'a par le téléphone.
Prévenu qu'il viendrait me rencontrer ici
Avec un compagnon. Devinez avec qui.

ALICE.

C'est Jules.

HECTOR.

Tu l'as dit. Il devient mon complice

ALICE.

Ton allié tout au plus.

MME DURAND.

Figurez qu'Alice
Soutient que son chéri n'est pas un intrigant.

ALICE.

Encor? Vous y tenez. Ça devient fatigant.

HENRIETTE.

Sa constance n'a pas été mise à l'épreuve.

ALICE.

Eh! bien, je l'y mettrai. Je vous offre la preuve
Qu'il est vraiment sincère et désintéressé:
Je dis qu'il m'aimera quand j'aurai renoncé
A ma dot. J'y renonce et la donne à mon frère.

(Elle écrit.)

Jules ne connaîtra qu'un côté de l'affaire.
Hector, à son insu, s'engageant par écrit
A me rendre au besoin le présent manuscrit.
Hector gardera tout si Jules m'abandonne.
S'il demande ma main, je veux qu'on me redonne
Ma dot et qu'on me vende en outre le journal.
Est-ce dit?

HECTOR.

Le marché me parait peu banal.
Je l'accepte pourtant, et ne fais de réserve
Qu'à propos du journal. Il faut que je m'en serve
Jusqu'à ce que le peuple ait voté.

ALICE.

C'est conclu.

HENRIETTE.

Tu vas perdre ta dot, mais tu l'auras voulu.

HECTOR.

(Remettant à Alice l'écrit qu'il vient de préparer.)

Ce document ne vaut que si Jules s'engage
A tépouser sans dot, ce qui serait peu sage
De sa part.

ALICE.

Attendons qu'il ait signé ceci
Comme témoin, avant de discuter ainsi.

SCENE III.

(M. Durand entre suivi de Jules.)

M. DURAND.

Je l'ai pris au passage. Il partait pour la guerre
Contre les sinistres abus.

JULES.

Je les cherchais au loin puisqu'on n'en trouve guère
Que chez les lointaines tribus.

M. DURAND.

Maintenant, il veut bien chez nous rompre une lance.

JULES.

Ou briser ma plume en crevant
Les outres qu'on dégonfle aux concours d'éloquence
Des modernes moulins à vent.

HECTOR.

Te voilà revenu, Don Quichotte moderne.

JULES.

Mais oui, puisque Sancho pensa
Qu'il me faudrait lutter jusqu'à ce qu'il gouverne
L'île de Barataria.

HECTOR.

Tout juste. Et je saurai si bien remplir ma tâche
Que, dans un prochain avenir,
Certain preux chevalier, déposant sa rondache,
Deviendra simple rond-de-cuir.

JULES.

Riante perspective!
J'aime la vie active
Et mon humeur rétive
Verrait sans nul plaisir
Ma liberté restreinte,
Ma volonté contrainte,
Et ma jeunesse astreinte
A se laisser moisir.

HECTOR.

Alors, tu n'y tiens pas? Tant mieux si tu nous restes.

(A part.)

La peste soit des modernes Alcestes!
Ces incorrigibles grognards.

Toujours fâchés, toujours guignards,
Après avoir longtemps de l'hydrophobe vache
Rongé les os,
Meurent ensevelis sous l'énorme panache
Des Cyranos.

(Jules se rapproche d'Alice. Les autres causent à voix basse.)

JULES.

Objet de ma flamme.
Vous me comprendrez.
Lisez dans mon âme
Et vous me plaindrez.
Mon cœur, comme un livre,
S'ouvre à vos genoux.
Je ne sais plus vivre
Qu'en pensant à vous.

Trop pauvre pour plaire,
J'ai voulu vous fuir.
L'amour qui m'éclaire,
M'a fait revenir.
Vous m'êtes rendue
Et, rien qu'à vous voir,
Mon âme éperdue
Tressaille d'espoir.

—

ALICE.

Je vous aime toujours.
Je comprends vos alarmes
Car, depuis quelques jours
J'ai versé bien des larmes.
Je n'ai jamais compris
Pourquoi vous avez pris
La fuite au moment où mon frère
Songeait à vous placer, avec un bon salaire,
Dans le service de l'Etat.

JULES.

Je ne sais pas jouer le rôle d'apostat
Politique, merci.

ALICE.

Mais que voulez-vous faire?
La presse, dites-vous, n'est pas une carrière?

JULES.

Le Pactole n'a pas pour source un encrier

ALICE.

Et vous avez promis de ne vous marier
Que lorsque vous aurez atteint les hautes sphères
De la Finance.

JULES.

Allons, ne parlons pas d'affaires.

ALICE.

Moi, je veux qu'on en parle. Il faut vous résigner
A m'entendre. Et d'abord, vous voudrez bien signer
Ceci comme témoin. Prenez-en connaissance.

JULES.
(Il lit tout bas, puis signe.)

Je signe. Quel bonheur! Alice, quelle chance!
Enfin, vous voilà pauvre, et je puis sans rougir
Demander votre main. Cela va m'assagir.
N'étant plus malheureux, je verrai tout en rose;
Vous ne me verrez plus avec cet air morose;
Vous ne m'entendrez plus grogner à tout propos.
Parlez. Je n'aurai plus un moment de repos
Que vous n'ayez promis de devenir ma femme.

ALICE.

Jules, je reconnais là votre grandeur d'âme.
Je vous aime et je veux partager votre sort.

JULES.

Je ne suis pas si gueux qu'on l'avait cru d'abord,
Puisque je viens de faire un modeste héritage
Qui va me procurer avant peu l'avantage
D'acheter un journal à beaux deniers sonnants.

M. DURAND (à Mme Durand.)

Vois donc ces tourtereaux, comme ils sont rayonnants !

ALICE.

L'"Argus" est un journal bien fait, et je m'en vante :
Il m'appartient. Voici la promesse de vente.
Je vous le donne avec ma dot. Vous les avez
Gagnés tous deux, de haute main, et vous devez
Les accepter tous deux comme un gain légitime.
Sachez que, maintenant, chacun de nous estime
Que je n'ai rien risqué lorsque j'ai prétendu
Que vous m'épouseriez sans l'argent qui m'est dû.
Or, le don par moi fait serait resté valide
Si votre amour pour moi n'eut pas été solide
Comme le roc.

JULES.

Alors, on s'est moqué de moi !

ALICE.

Votre parole vaut la parole d'un roi,
Et vous m'avez promis de n'être plus morose.

JULES.

L'amour est, à mon sens, une bien douce chose.

HECTOR.

Ça vous dompte un intransigeant.

HENRIETTE.

Ça vous fait mépriser l'argent.

MME DURAND.

Ça vous donne de l'entregent.

ALICE.

Ça peut même rendre indigent.

JULES.

Ça m'a rendu plus indulgent.

SCENE IV.

(Les mêmes, puis les électeurs qui entrent en chantant le couplet suivant) :

LES ELECTEURS.

Nous avons assez bien voté
Pour avoir la majorité.
Monsieur Belval est mandataire
Pour le bonheur du censitaire
Gauch', droit', passe à côté.
Vive le nouveau député!

HECTOR.

Amis, nous avons tous combattu vaillamment.
Et, grâce à vous, je vais siéger au Parlement.

CHOEUR.

Vive notre député!
C'est un type
A bon principe.
Vive notre député!
C'est un garçon bien futé.

HECTOR.

Une chose sacrée entre toutes les choses,
C'est la cause du droit, la plus sainte des causes.

CHOEUR.

Vive notre candidat!
Cet austère
Mandataire
Vive notre candidat!
Il mérite son mandat.

HECTOR.

Mon journal a toujours prêché la vérité.
Je ne l'oublierai pas une fois député.

CHOEUR.

Vive le compère Hector!
Qui s'fait lire
Et s'fait élire.
Vive le compère Hector!
Un gars qui n'a jamais tort.

HECTOR.

Tous, je vous remercie
De vos travaux ardus.
Croyez que j'apprécie
Les services rendus.

CHOEUR.

Vive notre député,
Ses promesses,
Ses largesses!
Vive notre député
Et sa générosité!

HECTOR.

Vous avez réprouvé l'odieuse manœuvre,
Les perfides moyens
Des ennemis du peuple et vous avez fait œuvre
D'honnêtes citoyens.

CHOEUR.

Vive l'avocat Belval!
Dont le verbe
S'exacerbe.
Vive l'avocat Belval!
Il enfonce son rival.

ALICE.

Le député n'a plus qu'à remplir ses promesses.

HECTOR.

Toi-même, n'aurais-tu pas promis quelques messes?
Une, de mariage, entre autres?

ALICE.

Mais voilà :
Il me faut ton journal.

HECTOR.

Eh ! bien, si c'est cela
Qui manque à tout bonheur, sois heureuse.

ALICE.

J'estime
Que j'en saurai tirer un profit légitime.

JULES.

Je vous l'achète.

ALICE.

Non. Je vous le donne, et veux
Qu'il ne soit plus question d'argent entre nous deux.

JULES.

J'ai déjà pu me convaincre
Que votre fermeté
Egale votre bonté.
Maintenant vous voulez me vaincre
En générosité.

Ivre d'amour, je rends les armes.
Je me sens ému jusqu'aux larmes
Et je veux, trop heureux époux,
Vivre et mourir à vos genoux.

M. DURAND.

Attitude peu digne
D'un redresseur de torts

HECTOR.

Voilà qu'il se résigne.

HENRIETTE.

Avec un peu d'efforts
Elle lui fera faire
Tout ce qu'elle voudra.

MME DURAND.

Si ça fait son affaire,
Il se relèvera.

Alice, Jules. (Duo.(

ALICE.

Nous laisserons parler les gens
Et nous serons heureux quand même.

JULES.

Je veux, par mes soins diligents,
Proclamer que j'aime et qu'on m'aime.

ALICE.

Tant pis pour ceux qui n'aiment pas;
Qu'ils se chamaillent à leur guise.

JULES.

Pour moi, je veux, jusqu'au trépas,
Vous adorer, quoi qu'on en dise.

ALICE.

Je crois aux amours.

JULES.

Qui durent toujours.

(Ensemble.)

ALICE.

Et je fais le serment de vous aimer toujours.

JULES.

Et je vous ai voué d'éternelles amours.

HECTOR.

La morale à tirer, c'est qu'un intransigeant
Se laisse apprivoiser par l'amour ou l'argent.

M. DURAND.

Que pour se marier, faut avoir quelques sous,
Sans quoi le parlement conjugal est dissous.

JULES.

La morale la plus claire
Qui ressort de tout ceci,
C'est qu'il se trouve encore ici
Des hommes de caractère.
Il n'en pleut pas; c'est évident.
Car d'ordinaire,
On se montre surtout prudent.

HECTOR.

Après tout, la vertu n'est pas une chimère.
L'amour n'est pas un mot qui sonne creux.
L'honneur existe sur la terre.
Le juste est parfois malheureux,
Mais on peut réussir, même en restant honnête.
Et c'est ce qui ressort de cette humble saynette.

M. DURAND.

L'auteur, voulant complaire au public indulgent,
(Il a parfois de ces lueurs d'intelligence.)
A cru devoir, en conscience,
Ecrire ici les mots: Fin de l'Intransigeant.

(Chœur final des six personnages et des électeurs.)

HENRIETTE.

Au théâtre, les mécomptes
Ne sont guère admis
C'est ici que les bons "contes"
Font les bons amis.

TOUS.

On vient de mettre sous vos yeux
Un spectacle moral, toute une mosaïque.

ALICE.

Des électeurs,

CHOEUR.

Des amoureux.
Avec de la musique
Le tout est bâclé.

HECTOR.

Roman obligato.

M. DURAND.

Mariage à la clé.

TOUS.

Au théâtre les mécomptes, etc.

Noel et Jour de l'An.

L'ÉTOILE DE BETHLÉEM.

Lorsqu'à Bethléem apparut l'étoile,
Signe avant-coureur d'un culte nouveau,
L'humaine raison, couverte d'un voile,
Tenaillait en vain maint puissant cerveau
Cet astre inconnu, radieux message,
Attirant à lui rustres et savants,
Avec le berger confondit le mage
Dans un groupe uni d'adeptes fervents.

Les premiers rayons du christianisme
Eclairaient leurs pas vers l'égalité,
Inspirant l'horreur de l'exclusivisme
Et faisant germer la fraternité.
Des criants abus la fatale chaîne
Venait de se rompre, et la charité
Allait mettre un terme à l'œuvre de haîne,
Aplanir la voie à la liberté.

Astre radieux, lumière féconde,
Ton disque s'efface à travers le Temps :
Des siècles l'aiguille, au cadran du monde,
Bientôt marquera dix-neuf fois cent ans
Depuis ton déclin ; mais, perçant l'espace,
Nous cherchons la sphère où tu dois encor
Porter quelque part, messager de grâce,
Le divin pardon sur tes ailes d'or.

Aussi, pénétrés de reconnaissance,
Dans ton demi-jour nous aimons à voir
Tes mythes joyeux sourire à l'enfance
Et tes dons réels nous verser l'espoir.
Du déshérité calmant la souffrance,
Attirant sur lui la compassion,
Messager de paix et de délivrance
Tu poursuis le cours de ta mission.

Worcester, 24 décembre 1894.

O GLORIOUS TIDINGS.

(Adapté du français de "Nouvelle agréable", pour le chœur de St Bridget d'Ottawa.)

Chorus—O glorious tidings
An infant saviour, heaven born,
Has chosen for lodgings
A stable forlorn.

This very night our Christ is born
Man's carnal envelope is worn
By him whose power
Will, from this hour,
Bring to mankind all Heaven's blessings.

O glorious tidings, etc.

Shepherds, this infant full of charms
Beckons to you with open arms,
Requesting all
To heed his call
And attend his most divine teachings.

O glorious tidings, etc.

In iron fetters Satan kept
The nations of the world, who wept
For their freedom;
But God's kingdom
Will hereafter reign above all things.

O glorious tidings, etc.

Glory to God! Hail to Jesus!
Who came down to guide and save us!
Let our true love
Ascend above
Let our prayers be borne on Angel's wings.

O glorious tidings, etc.

THE SHEPHERDS' SONG.

(Adapté du français de "Ça bergers, assemblons nous", pour le chœur de St Bridget d'Ottawa.)

Up, shepherds! assemble all
To greet God's humanity!
Hark! the Angels' trumpet call
Resounds o'er dale and city;
Let us seek, within Bethlehem's walls
This wondrous human Deity.

Let our herds be forsaken;
Let them at random wander;
Let us all, with intent unshaken.
Hie to the stable yonder;
Hasten to view Heaven's own token
Of God's love's greatest wonder.

Within Mary's virgin arms,
Or in the lowly manger,
His weakness may shield us from all harms,
From sin, our direst danger.
Men of good will, discard all alarms,
This child is your Avenger.

Dominus Prope Est.

DOMINUS PROPE EST.

Lorsque le deuil assombrit la demeure
Sous de mornes cyprès,
Quand la mort frappe et quand l'affligé pleure,
Le Seigneur est tout près.

Si le poison des doctrines funestes
Partout s'est infiltré,
Dans la splendeur des vérités célestes,
Le Seigneur s'est montré.

De subjuguer l'humaine conscience,
L'impie avait rêvé;
Manifestant sa divine puissance
Le Seigneur s'est levé.

Quand l'oppresseur immole à son caprice,
A son vil intérêt,
Mérite, droit, honneur, vertu, justice,
Le Seigneur apparaît.

Dans son orgueil, dressant sa tête immonde,
Lorsque le Mal s'est cru
Assez puissant pour asservir le Monde,
Le Seigneur a paru.

Dieu sait toujours, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Avoir le dernier mot,
Et c'est en vain que l'Enfer nous menace :
Le Seigneur est là-haut.

Pour mettre fin à d'horribles conquêtes
Dont Carthage eut rougi,
Du noir chaos où grondaient les tempêtes,
Le Seigneur a surgi.

Par les clameurs d'aveugles doctrinaires,
L'homme était affolé ;
Des Sinaïs réveillant les tonnerres,
Le Seigneur a parlé.

La Charité réchauffe sous son aile
Les âmes qu'elle unit ;
Et, déployant sa bonté paternelle,
Le Seigneur nous bénit.

Ottawa, 31 décembre 1902.

NOEL.

Des cloches la voix solennelle
Vibre au saint lieu,
Clamant la jeunesse éternelle
De l'Enfant-Dieu.

Et la foule, dans la nuit grise.
En longs torrents,
Se précipitant vers l'église.
Serre les rangs.

Plus majestueux dans sa crèche
Que tous les rois.
L'Enfant-Dieu sans parler nous prêche
Ses saintes lois.

Ses lèvres n'ont pas d'anathème
Pour les humains;
C'est plutôt le pardon qu'il sème
A pleines mains.

Il apporte à l'homme, son frère
Déshérité,
Le vrai remède à sa misère :
La Charité.

Il vient pour calmer les alarmes
Et, précurseur
De la paix, il n'a d'autres armes
Que sa douceur.

Attendons l'heure de son règne
Universel
Et, soumis aux lois qu'il enseigne,
Chantons Noël.

Ottawa, 25 décembre 1899.

La Paix.

A A Au

A

A a A A

A A A

A A A A A

A

A A A A A Au

A A A A

[illegible]

LA PAIX.

Dans le siècle où nous sommes,
(Un siècle archi-vanté),
Qui donc dit : Paix aux hommes
De bonne volonté?"

On veut bien encor dire :
"Gloire à Dieu dans le Ciel",
Pourvu que Son empire
Reste immatériel.

Et l'humaine pensée,
Dans un nuage épais
Se meut, bouleversée,
Etrangère à la Paix.

La paix, on la refuse
Au penseur convaincu ;
On l'accorde à la ruse ;
On l'impose au vaincu.

L'empereur de Russie
Prêche dans le désert.
Et la diplomatie
Tient des propos en l'air.

Et tous ces bons apôtres.
Qui se font des mamours,
Arment, de part et d'autres,
D'innombrables pandours.

La guerre est le spectacle
Qu'offrira de plus neuf,
(Si Dieu n'y met obstacle),
L'an quatre-vingt-dix-neuf.

Tes voix mal assurées,
Concert européen,
Seraient peu tolérées
Au concert Judéen.

Paix que l'ange souhaite
A l'homme bien pensant,
Vraiment, tu n'es pas faite
Pour l'orgueil impuissant !

La paix, cadeau suprême,
Doux présent de Noël,
On la trouve en soi-même:
Elle est fille du Ciel.

Qu'importe que le monde,
Esclave des faux dieux,
En noirs chagrins abonde
Quand l'âme plane aux cieux:

Quand, voyant que nous sommes
Remplis de charité,
Dieu nous dit: "Paix aux hommes
De bonne volonté!"

Aylmer, 24 décembre 1898.

LE JOUR DE NOEL.

Doux souvenirs de mes jeunes années,
De l'idéal trop courtes visions,
Parfums exquis de mes roses fanées,
De mon printemps chastes illusions,
Ah! revenez dorer mon existence
Comme au bon temps où, la nuit de Noël,
Le cœur ému, j'écoutais en silence
Pour percevoir les chants sacrés du ciel.

Je me taisais et croyais voir les anges
Planer au loin dans la voûte des cieux;
L'air me semblait rempli de voix étranges
Qui m'arrivaient en sons harmonieux.
Quand, vers minuit, nous allions à l'église,
J'interrogeais des yeux le firmament,
Croyant trouver dans chaque ombre indécise
Une aile d'ange au doux bruissement.

Mais l'âge mur, avec tout son cortège
De noirs soucis, bornant mon horizon,
Couvrit mon cœur de son manteau de neige
Et le glaça sous la froide raison.
Qui me rendra mes légendes si chères,
Mes plaisirs purs et mes bonheurs d'enfant
Mes rêves d'or, mon amour des mystères,
Ma foi naïve et mes anges d'antan?

Resté fidèle aux antiques croyances,
J'éprouve encore en ce jour solennel
Comme un regain des saintes espérances
Qui me montraient jadis un coin du ciel.
J'oublie alors les ronces de la route,
Et les soucis d'un travail énervant,
Pour diriger vers la céleste voûte
Et ses clous d'or un regard plus fervent.

Fall River, 25 décembre 1893.

1894.

Un viellard décharné, faucheur infatigable,
Tranche, sans se lasser, les épis et les fleurs.
Sa compagne, la Mort, hyène insatiable,
Se repaît d'ossements, de cadavres, de pleurs.
Couple ratatiné que n'affaiblit point l'âge,
Vieillis avant de naître, impuissants à vieillir,
Ces cruels destructeurs respirent le carnage
Et le deuil sous leurs pas doit sans cesse jaillir.

C'est que tout obéit à la loi naturelle ;
Tout doit se transformer, tout doit naître et souffrir ·
Toute âme doit quitter l'écorce corporelle.
Tout être sensitif doit tomber et mourir.
De la création l'impitoyable roue
Broie, écrase, meurtrit pour pétrir à nouveau.
Les éléments impurs retournent vers la boue
Dès que l'âme immortelle a quitté le cerveau.

Tout se meut dans le ciel, sur la terre et sur l'onde.
L'éternel mouvement, créé par l'Eternel,
Préside aux grandes lois qui régissent le monde
Dans l'ordre ingénieux d'un plan rationnel.
Les astres, poursuivant le cours de leur carrière.
Promènent leurs clartés à travers le ciel bleu.
Leur nébuleux amas de brillante poussière
Scintille dans la nuit sous le regard de Dieu.

Lorsque nous contemplons ces mondes innombrables,
Ces milliers de soleils, à nos yeux moins brillants
Que l'astre dont les feux semblent incomparables
Et qui verse sur nous ses rayons fulgurants,
La terre nous paraît bien triste et bien petite,
L'Infini nous attire et l'âme veut nager
Dans l'éther azuré, par-delà la limite
Des horizons lointains où notre œil peut plonger.

Ces constellations entraînent avec elles
Les planètes, la terre avec ses habitants;
Cette procession de sphères éternelles
Sans jamais varier nous mesure le Temps.
Quand nous voyons mourir et naître les années,
Ne regrettons pas trop ces transformations,
Elément nécessaire aux hautes destinées
Que nous font pressentir nos aspirations.

D'un coup d'aile le Temps a mis quatre-vingt-treize
Au vieux rancart poudreux des rebuts du passé ;
Pour en dire du mal chacun se sent à l'aise
Et d'un poids accâblant se croit débarrassé.
Si quatre-vingt-quatorze abolit la misère
Et verse l'abondance au foyer indigent,
Il aura réparé les grands torts de son frère
Et pour lui notre adieu sera plus indulgent.

Fall River, 1er janvier 1894.

LE NOUVEL AN.

Dans le gouffre profond des âges,
Quatre-vingt-quatorze est tombé ;
Plein de mystérieux présages,
Quatre-vingt-quinze est exhibé.
Son énigmatique figure,
Ebauche un sourire moqueur ;
Sa robe, vierge de souillure,
Lui donne un petit air vainqueur.

D'où sors-tu, mythe insaisissable,
Incapable de te fixer ?
Es-tu l'infime grain de sable
Qui tombe du grand sablier ?
Humble poussière que soulève
Le Temps, ce vieil aplanisseur
T'a-t-il recueilli sur son glaive
En fauchant ton prédécesseur ?

De l'Inconnu tu nous arrives
Avec un visage riant,
As-tu, sur ces lointaines rives,
Vu quelque chose d'égayant?
Ou, prends-tu cette humeur de fête
Pour te faire mieux accueillir?
Pourquoi de fleurs ceindre ta tête
Quand tu viens nous faire vieillir?

As-tu, dans l'invisible sphère
Où s'élaborent nos destins
Recueilli de quoi satisfaire
Tous nos caprices enfantins?
Que vas-tu nous donner, en somme?
Dans les plis de ton vêtement,
Caches-tu des trésors pour l'homme,
Ou quelque juste châtiment?

Apportes-tu, jeune sylphide,
Génie au masque sybillin,
Du malheur la coupe perfide,
Malgré ton air doux et calin?
Quoi qu'il en soit, fragment des âges,
Hôte sorti de l'Inconnu,
Accepte toujours notre hommage
Et sois partout le bienvenu.

Worcester, 31 décembre 1894.

Sonnets.

VOIX CÉLESTES.

Le vieux monde païen tremblait sur ses assises,
Et ses temples, minés par de criants abus,
Croûlaient, enveloppant dans des poussières grises
Les rayons affaiblis des antiques vertus.

Au-dessus du fracas des colonnes, des frises
Tombant sur les autels brisés des dieux déchus,
On entendait hurler les lâches convoitises
Clamant : 'Gloire à la force' et 'Malheur aux vaincus'.

L'égoïsme régnait. Jusqu'en la synagogue
Le culte du veau d'or avait repris sa vogue,
Quand les mots : "Gloria in excelsis Deo",

Tout aussitôt suivis des mots : "Paix sur la terre
Aux hommes animés d'altruisme sincère",
Des murs de Betléem réveillèrent l'écho.

Ottawa, décembre 1910.

A L'HON. RODOLPHE LEMIEUX.

(Ministre des Postes et du Travail.)

Vous avez quarante ans le jour de la Toussaint ;
Vous avez pour patrons toute la cour céleste ;
Vous avez l'esprit vif, le corps robuste et sain,
La puissance du verbe et le charme du geste.

On entend bourdonner, harmonieux essaim,
Les doctes arguments sur votre lèvre preste.
Votre voix, tour à tour, tonne comme l'airain,
Se fait tendre ou superbe, entraînante ou modeste.

Du faîte des honneurs, où tôt vous ont porté
Vos talents, vos travaux et votre probité,
Recevez les souhaits d'un ci-devant confrère

Heureux de saluer un succès mérité.
Moïse, à quarante ans, commençait sa carrière.
Vous, vous avez déjà de la Poste hérité.

Ottawa, 1er novembre 1906.

A M. et Mme P.-R.-A. BÉLANGER d'Ottawa.

(A l'occasion de leurs noces d'argent.)

Vingt-cinq ans révolus d'un bonheur sans nuage
Sont chose heureuse à voir au tournant du chemin ;
Ces lustres écoulés font un heureux présage,
Un signe avant-coureur d'un heureux lendemain.

Vous avez parcouru la moitié d'un bel âge,
Marchant cœur contre cœur et la main dans la main.
Le ciel garde toujours à l'abri de l'orage
L'amour vrai, dont l'essor est quasi surhumain.

Vos amis se sont dit : "Heureuse est la famille
Où le père à son fils, où la mère à sa fille
Donnent pareil exemple". Au seuil de l'avenir,

Vos enfants, futurs chefs de foyers domestiques,
Diront, se souvenant de vos vertus antiques :
"L'absence ni le temps n'ont pu les désunir.

A M. LOUIS FRÉCHETTE.

Avant que votre Muse eut franchi l'Atlantique
Et porté votre nom au Parnasse français,
Vos strophes, respirant l'ardeur patriotique,
Avaient déjà flétri maint coupables excès.

Avant qu'eut retenti la note sympathique
Qui du docte Institut vous ménagea l'accès,
Vous aviez tonné ferme, et la louche critique
N'a pu vous pardonner votre éclatant succès.

Inapte à vous broyer sous le poids du silence,
L'Envie a contre vous armé la Violence;
Mais, couvrant les clameurs des conspirations,

Votre lyre, vibrante, énergique ou plaintive,
Harmonieux écho d'une âme sensitive,
Claironne le rappel des nobles passions.

A Mme WILLIAM FLETCHER.

La montagne aux flancs escarpés
De vives couleurs se festonne
Les feuillages en sont jaspés.
L'air est plus frais : voici l'automne.

Echo des soupirs échappés
Au malheureux, la brise entonne
Des refrains stéréotypés
Sur un air vieillot, monotone.

Et nous perdons notre latin
A chercher pourquoi le destin
Veut que notre état se transforme.

Tout vieillit, tout change, et c'est mieux :
Rien ne serait plus ennuyeux
Qu'un sort à jamais uniforme.

Hull, 29 septembre 1897.

Au Pape-Poète.

Double sonnet écrit à l'occasion [illegible] Jubilé de Léon XIII.

LA COLOMBE.

La colombe, jadis, fidèle exploratrice,
Vint porter à Noé, gage de renouveau,
Un rameau d'olivier que l'eau dévastatrice
Avait enfin laissé surgir à son niveau.

Quand la Religion, ta Muse inspiratrice,
Te dictait les beaux vers issus de ton cerveau,
Tu vis planer sur toi, douce médiatrice,
La colombe, t'offrant un sceptre tout nouveau.

Quand l'arc-en-ciel parut, après les jours d'orages,
Ta bénédiction, relevant les courages,
Fut la douce rosée éteignant le brandon.

Qu'un déluge d'erreurs attire l'anathème,
L'Esprit-Saint qui te guide a toujours pour emblême
La colombe, dont l'aile apporte le pardon

Fall River, 22 février 1894

CHARITÉ CHRÉTIENNE.

L'exagération du zèle apostolique
N'a jamais éloigné tes pas du droit sentier ;
La large acception du grand mot "catholique"
Te proclame, au moral, le roi du monde entier.

Ta charité chrétienne, ardente, évangélique,
Voit dans chaque mortel du Ciel un héritier ;
Et tu n'approuves pas l'idée hyperbolique
Qui, de damner les gens, veut se faire un métier.

Tu règnes sur les cœurs et sur l'intelligence.
Le Maître que tu sers est rempli d'indulgence
Pour les nombreux travers du caractère humain.

Tu sais que tout esprit qui cherche la lumière
S'enrôle, par le fait, sous ta noble bannière,
Et tu tends au penseur une loyale main.

Fall River, 22 février 1894.

La Guignolée.

LA GUIGNOLÉE.

Si d'enroués perturbateurs,
Troublant vos songes "en chanteurs",
Vous font l'effet de visiteurs
Un peu nocturnes,
A ces aimables compagnons
Ne jetez pas de vieux trognons
Ne prenez pas des airs grognons
Et taciturnes.

Songez que c'est le Jour de l'An:
Ouvrez à ce chœur ambulant
Qui vocalise en grelottant
Sous la gelée;
Généreux autant qu'indulgents,
Donnez: ce sont de braves gens
Qui courent, pour les indigents,
La guignolée.

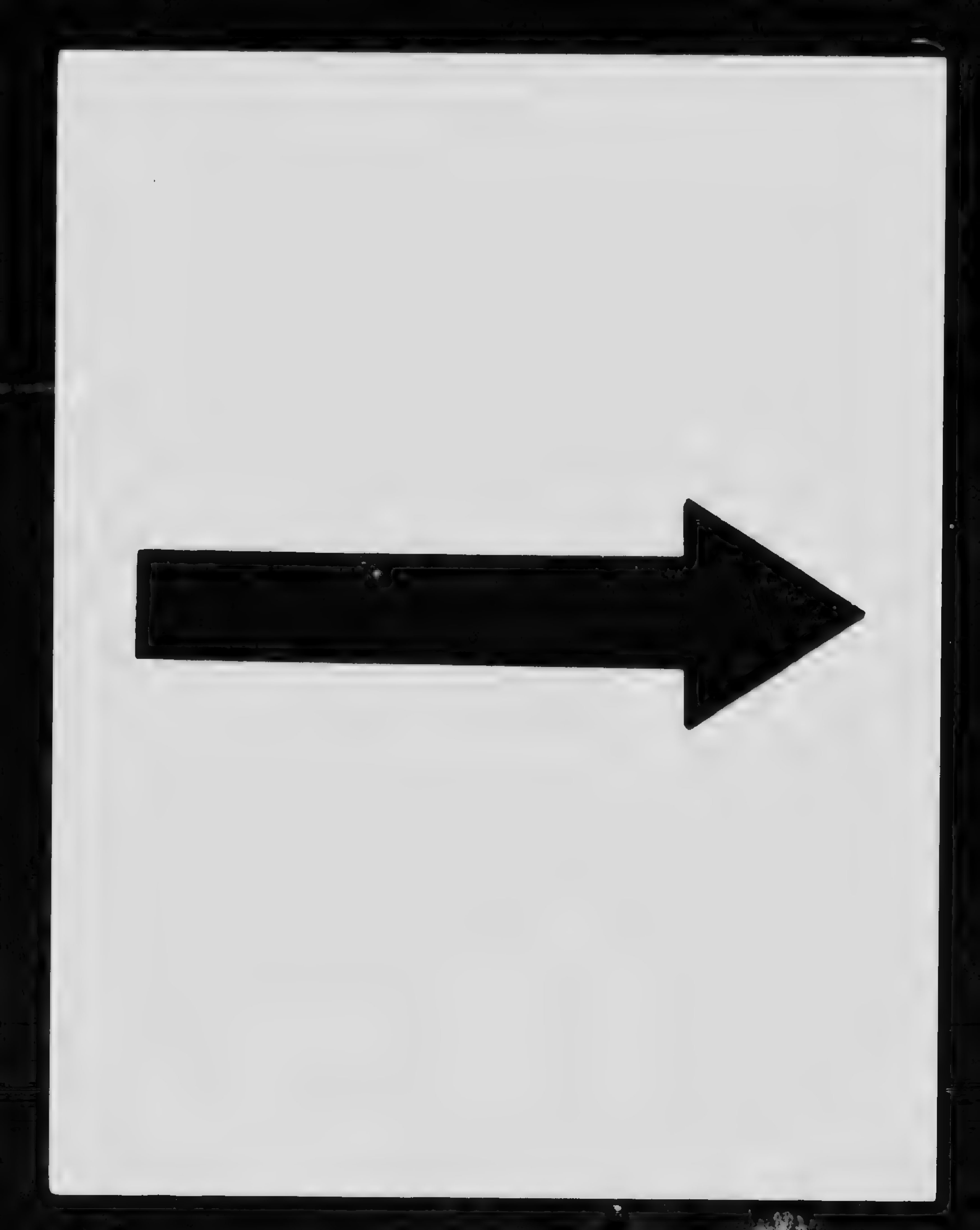
Polichinelle de renom ,
Guignol n'a pas donné son nom
A cette affaire-là comme on
A pu le croire.
La guignolée avec succès,
A porté, sur le sol français,
Un nom bien différent. J'en sais
Toute l'histoire.

A gui l'an neuf! criaient jadis
De gais lurons, bien dégourdis,
Frère des nautonniers hardis
De l'Armorique.
Confondant la cause et l'effet,
Nos Celtes canadiens ont fait
Un "dernier cri" bien plus parfait,
Pour l'Amérique.

Et depuis, chaque Jour de l'An,
Nos guignoleurs vont nuitamment,
Chanter et mendier gaiment
Pour l'indigence.
Chacun donne sans lésiner,
Sans se plaindre et sans bougonner:
Cette manière de donner
Nous vient de France.

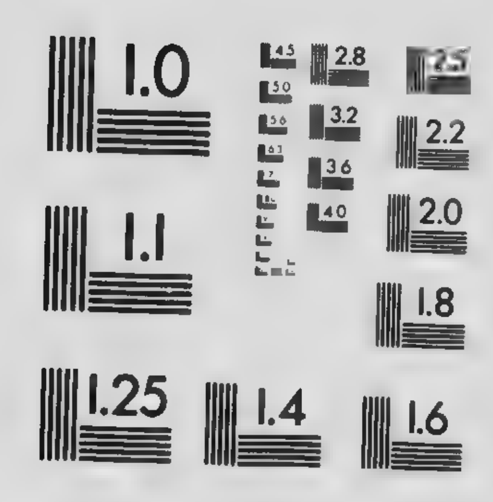
Pour soulager le dénûment,
Donnez donc généreusement
De tout ce qui sert d'aliment
Pleine écuellée,
Avec un peu de stimulant
Au pauvre chanteur somnolent
Qui, dans la nuit s'en va beuglant
La guignolée.

Ottawa, 31 décembre 1904.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Le Temps.

LE TEMPS.

Temps, mythe insaisissable,
Borne indéfinissable,
Moissonneur inlassable.
Germe de vétusté.
Sous ton vol tout succombe :
Ta faux tombe et retombe.
Entraînant vers la tombe
La pâle humanité.

Va, vieille idée abstraite.
L'heure par toi soustraite
Te suit dans ta retraite
Mais ne t'appartient pas.
Dans l'éternel espace.
L'avenir te dépasse
Et ta lugubre trace
N'apparait qu'ici bas.

Le présent nous assomme ;
Le passé n'offre, en somme
Que des regrets à l'homme
Assoiffé d'avenir.
Le présent nous délaisse,
L'avenir fuit sans cesse.
Le passé ne nous laisse
Rien que le souvenir.

Ces trois termes se fondent
En un seul, et confondent
Les sens qui se morfondent
A jauger l'irréel.
Fantôme qui nous leurre,
Le Temps ne marque l'heure
Qu'en la sombre demeure
De l'homme né mortel.

Ottawa, 30 décembre 1905.

CONCEPTION ABSTRAITE.

O temps, conception abstraite et positive,
Réalité qui sombre au gouffre du néant,
Rêve qui nous meurtri de ton aile furtive
A la fois fait brutal et songe décevant,
Dans ton vol effréné que jamais rien ne lasse,
Tu confonds le passé, le présent, l'avenir
Et de tous les débris dont tu jonches l'espace,
Il ne nous reste rien qu'un pâle souvenir.

Est-ce Dieu qui t'a fait? Non : le Maître des mondes
Embrasse d'un regard toute l'éternité.
L'esprit humain, du sein des ténèbres profondes,
T'a tiré pour régler sa comptabilité.
Pures conventions, ta vieille barbe blanche,
Ta faulx, ton sablier. Tu n'es qu'un numéro,
Une ombre qui s'afface, un torrent qui s'épanche,
Un chiffre sans valeur, et ce chiffre est zéro.

Acrostiches.

A Mlle FLEURETTE LAROSE.

F aut-il écrire, ô Fleur de Mai
L 'acrostiche au hasard rimé
E n l'alignant tout d'une traite ?
U n mot qui fleure le printemps
R epousse les sons éclatants
E t veut une rime discrète.
T on nom, en travers, me paraît
T rès gentil, mais qui donc pourrait
E n neuf vers te conter fleurette ?

L a fée Urgande en ton berceau
A jeté de fleurs un monceau
R enoncule, œillet, passe-rose.
O n sent que le rosier, en sa fraîche verdeur.
S 'épanouit, bourgeonne et répand son odeur
E n évoquant ton nom, ô Fleurette Larose.

Ottawa, 12 décembre 1903.

MON PREMIER AMOUR.

Je t'aimais à l'époque, aujourd'hui loin de nous,
Où nous allions tous deux suivre les mêmes classes.
Souvent, ton œil moqueur me vit, à deux genoux,
Ecouter la semonce en faisant des grimaces:
Pourtant, j'aurais voulu te faire des aveux:
Hélas! on me peignait l'amour comme une honte;
Il aurait mieux valu me peigner les cheveux.
Ne ris pas: j'en avais alors plus que mon compte,
Et j'en ai même encor, mais, mordienne, on les compte.

Me diras-tu pourquoi, par des chemins divers,
Il a fallu marcher et faire œuvre féconde?
Les Muses m'attiraient; j'ai fait dix mille vers.
Les as-tu lus? Nenni: tu repeuplais le monde,
Et tes treize héritiers à mine rubiconde
Te font une couronne aux rameaux toujours verts.

Holyoke, 8 juillet 1897.

A Mme CAROLINE P.

Celui qui n'avait pas l'honneur de vous connaître
A bien pu, l'indiscret, s'oubliant aujourd'hui.
Rêver en admirant vos yeux. claire, fenêtre.
Où le reflet divin d'une belle âme a lui.
Le trésor d'amour pur que votre cœur recèle.
Illuminant vos traits, jaillit, brille étincelle.
Nul ne saurait vous voir sans vous apprécier.
Et votre doux regard ferait fondre un glacier.

Chant de la Société Saint-Joseph du Canada.

CHANT DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JOSEPH DU CANADA.

Saint Joseph, reçois notre hommage.
Que ton nom, transmis d'âge en âge.
Reste le symbole et le gage
Assurant la pérennité
De notre confraternité.
Notre œuvre grandit sous ton aile.
Tant qu'une ligue fraternelle,
Dans sa marche ascensionnelle,
Vers l'avenir s'élancera,
L'écho du sol natal en tous lieux redira :
Vive à jamais la Saint-Joseph du Canada.

Nous voulons, par la bienfaisance,
Bannir du foyer l'indigence,
Sécher les pleurs de la souffrance,
Epargner au déshérité
L'opprobre et la mendicité.
La bienfaisance ouvre son aile ,
Tant qu'une ligne fraternelle, etc.

Honorons la foi de nos pères;
Soyons unis comme des frères,
Et Dieu vers des destins prospères
Guidera notre activité
Qu'anime notre charité.
    Sur nous l'Eglise ouvre son aile.
    Tant qu'une ligue fraternelle, etc.

Fiers enfants des guerriers de France,
        Gardons toujours la souvenance
Des ancêtres dont la vaillance
Nous lègue un passé glorieux.
Honneur à nos nobles aïeux!
    Notre bannière ouvre son aile.
    Tant qu'une ligue fraternelle, etc.

Chant de la compagnie militaire de
la ligue des patriotes de
Fall River.

A VOS RANGS, MILITAIRES.

A vos rangs, militaires
Sans reproche et sans peur!
Coalisez vos courages austères
Et marchez droit au champ d'honneur.

Des fiers soldats l'âme chevaleresque
Renaît, vaillante en nos corps vigoureux.
Parachevons le travail gigantesque
Inauguré par nos nobles aïeux.
De le parfaire ils avaient l'espérance.
Nous avons plus: nous touchons au succès.
Et loin du sol de la Nouvelle-France
Les Canadiens restent toujours Français.
A vos rangs, militaires, etc.

Religion, progrès, honneur, patrie!
Magiques mots, vous réveillez en nous
Des sentiments que, sans idolatrie,
Nous vénérons prosternés à genoux.
Abstractions, objet de notre culte,
A vous nos bras, nos cœurs et nos cerveaux.
Comptez sur nous lorsqu'un pouvoir occulte
Veut vous réduire à d'infimes niveaux.
A vos rangs, etc.

Sous le drapeau qu'orne un nimbe de gloire,
Rallions-nous! En avant, sabre au clair!
Et, façonnant les pages de l'histoire,
Rendons le peuple aussi libre que l'air.
Aguerrissons nos cohortes viriles,
Et nos trésors d'élans mal comprimés
Pourront demain, cessant d'être stériles,
Emanciper nos frères opprimés.
A vos rangs, militaires, etc.

CHANT PATRIOTIQUE

(Pour la bénédiction de la pierre angulaire du "Monument National" d'Ottawa.)

Monument consacré par le vœu populaire
Au culte des preux d'autrefois,
Nous semons aujourd'hui sur ta pierre angulaire
Le germe de futurs exploits.
Sous l'œil maternel de l'Eglise,
Un noble espoir nous réunit
Autour de ta première assise
Que la main d'un prélat bénit.
Ouvrons nos cœurs à l'espérance
Notre sort est entre nos mains.
Aux fiers rejetons de la France
Préparons de beaux lendemains.

Déployant sur nos fronts son aile tutélaire.
La liberté nous tend les bras.
L'avenir nous sourit. L'idée humanitaire
A fermé l'ère des combats.
L'écho des montagnes altières
Ne redit plus de chants guerriers.
La paix règne sur nos frontières.
La gaité rit dans nos foyers.
Ouvrons nos cœurs à l'espérance, etc.

Canadiens, à vos rangs! Les luttes pacifiques
Vont réclamer tous vos efforts.
Conservez avec soin vos vertus prolifiqques.
Soyez vaillants, sobres et forts.
Que vos corps soient sains et robustes
Vos cœurs, ardents et généreux.
Donnez toujours aux causes justes
Votre appui ferme et vigoureux.
Ouvrons nos cœurs à l'espérance, etc.

Nous avons hérité d'un passé dont l'histoire
A retracé le souvenir.
Inscrivons-nous encore au Temple de Mémoire
Dans les fastes de l'avenir.
Modèles de foi, d'espérance,
D'inépuisable charité,
Soyons fermes sans arrogance,
Tolérants avec fermeté.
Ouvrons nos cœurs à l'espérance, etc.

MON JEUNE ET BEAU PAYS.

(Pour Mlles Alice et Aline Séguin.)

Pour retourner dans ma belle patrie,
J'ai fait mon deuil de maints séjours riants,
Centres fameux, créés par l'industrie,
Qu'un art robuste à rendus attrayants.
Fiers monuments, vrais poèmes de pierre,
Fastes sacrés de grands peuples vieillis,
A vos splendeurs souffrez que je préfère
Le Canada, mon jeune et beau pays.

A l'étranger, lorsque la nostalgie
Alanguissait chez moi l'âme et le corps,
J'avais recours à la douce magie
Qui se répand en suaves accords.
Mais les accents harmonieux d'un maître
Interprétant des sentiments exquis
Portaient mon rêve au sol qui m'a vu naître
Au Canada, mon jeune et beau pays.

Mon beau pays, jeune encor dans l'histoire.
De maints exploits garde le souvenir.
Il s'est inscrit au Temple de Mémoire,
Fier du passé, sûr de son avenir,
Le peuple issu de la race française,
Qu'on a cédé, mais que nul n'a conquis,
Reste debout : il s'épand à son aise
Au Canada, mon jeune et beau pays

Ottawa, 8 mai 1911.

Le Renouveau.

LE RENOUVEAU.

La neige a disparu; le printemps va renaître;
Le souffle du zéphyr agite les roseaux:
Au doux soleil d'avril j'entr'ouvre ma fenêtre
Et j'assiste au concert donné par les oiseaux.
De ces chantres ailés la musique enivrante,
Prélude harmonieux de l'éclosion des fleurs,
Semble un joyeux appel à la brise odorante:
Le "Sésame ouvre-toi" des riantes couleurs.

La nature était morte, et la sève engourdie
Ne monte pas encore au front du chêne altier:
Mais le ruisseau revoit sa rive reverdie
Et de tendres bourgeons décorent l'églantier.
Lent à peindre, mais vif dans ses métamorphoses,
Notre printemps, à peine au sortir de l'hiver,
Etale à nos regards ses lilas et ses roses,
Et parsème de fleurs son moëlleux tapis vert.

Brusque transition, mais réveil agréable
De la sève qui bout et reprend son essor!
Du rajeunissement la source intarissable
Se gonfle, et l'appareil détend son grand ressort.
C'est le sang qui bouillonne, affluant vers l'artère;
C'est le perpétuel, l'incessant renouveau
C'est Dieu, manifestant l'inscrutable mystère
Du grond poème issu de Son Divin Cerveau.

Ottawa, avril 1901.

L'Automne.

L'AUTOMNE.

Le sol est saturé de brumes automnales;
Le ciel s'est alourdi d'un manteau gris-de-plomb ;
Les vents désordonnés dansent leurs bacchanales
Au nez du vieux Phébus dont l'œil manque d'aplomb.
S'il soulève en tremblant le voile humide et sombre
Que la nature en deuil se plait à revêtir,
L'astre, pris de dégoût, nous replonge dans l'ombre,
Et sous nos frêles toits nous force à nous blottir.

Pourtant, il est bien beau le soleil de l'automne,
Lorsqu'il darde en riant ses rayons attiédis
Sur les monts chevelus qu'il brode et qu'il festonne.
Le bocage a l'aspect d'un coin du paradis.
Les bois touffus, parés d'éclatantes aigrettes,
Jonchent de feuilles d'or la côte et le ravin,
Et les tons diaprés des ramures discrètes
Etalent les couleurs d'un pinceau tout divin.

L'automne est la saison belle par excellence,
Nous dit-on, et c'est vrai—lorsque l'automne est beau.
L'automne en nos climats ramène l'abondance;
Mais ses arbres jaunis font songer au tombeau.
De la plante caduque il supprime la sève,
Puis, recouvre le sol d'un blanc linceul glacé.
Emblême de la mort, il provoque le rêve
En évoquant les traits de l'ami trépassé.

L'automne a bien son charme; il a sa poésie:
Longues nuits, jours tissus d'ombres et de rayons.
Si le ciel est serein, notre âme s'extasie:
S'il est sombre, elle glane au fond des noirs sillons.
L'automne a des cieux gris pour le penseur morose;
Il a des cieux d'azur pour qui garde l'espoir:
Beaux jours ensoleillés pour qui voit tout en rose,
Jours mornes et pluvieux pour qui voit tout en noir.

Ottawa, 20 octobre 1898.

BRISES D'AUTOMNE.

Déjà de tons diaprés
La colline se festonne,
Et sur l'émail vert des prés
Valsent les feuilles d'automne.

Dans l'azur du firmament
Soudain déferle et moutonne
Maint nuage abondamment
Chargé d'averses d'automne

Le vieil Eole est content
Des tempêtes qu'il mitonne.
Neptune rit en sortant
Tout son arsenal d'automne.

Qu'il pleuve à boire debout,
Qu'il grêle ou même qu'il tonne,
Rien n'est certain lorsque bout
La marmite de l'automne.

Fuyant de vos lourds travaux
La routine mononontone,
Allez par monts et par vaux
Faire risette à l'automne.

Vous chanterez en partant
Le chaud soleil qui détonne;
Vous reviendrez en pestant
Contre les brises d'automne.

Ottawa, novembre 1899.

Notre-Dame des Arts,

NOTRE-DAME DES ARTS.

(Chant composé pour l'Orphéon d'Ottawa et harmonisé par M. Amédée Tremblay.)

Salut! Notre Dame des Arts.
Muse divine! En ton empire,
Montent vers Dieu de toutes parts
Des chants que ta sagesse inspire.
Partout ta bienfaisante main
Répand la grâce et l'harmonie
Et sème sur notre chemin
Les chefs-d'œuvre de ton génie.

Prête l'oreille à nos accents,
Fais que nos ferventes prières
En des accords retentissants
S'élèvent aux célestes sphères.
Fais-nous concevoir l'Idéal.
Que nos concerts à ta louange
Soient harmonieux à l'égal
D'un frémissement d'aile d'ange.

Ottawa, décembre 1899.

Chez nous.

CHEZ NOUS

(Bienvenue à Mgr Satolli. Pour les enfants de l'Orphelinat de Worcester, Mass.)

Illustre cardinal, votre auguste présence
En cet orphelinat rend tous les cœurs heureux.
Notre profond respect envers Votre Eminence
Comprime en notre sein nos élans chaleureux.
Notre âge étant celui de l'ardeur impulsive,
Nous voudrions crier notre bonheur à tous,
Répéter, pleins d'orgueil et de joie expansive:
Monseigneur Satolli daigne venir chez nous.

Chez nous! Voilà deux mots qui semblent bien étranges
Sur nos lèvres d'enfants! Pauvres déshérités,
Nous sommes orphelins; mais, grâce à nos bons anges,
Sous l'égide des Sœurs nous sommes abrités.
La charité chrétienne est notre protectrice;
Elle aime à nous bercer sur ses divins genoux.
De la religion la main consolatrice,
Séchant nos pleurs amers, nous place ici chez nous.

Nos regards voient partout la croix qui symbolise
De l'abnégation le plus sublime exploit.
Aussi, vénérons-nous notre mère l'Eglise,
En la remerciant du sort qui nous échoit.
C'est vous dire combien notre joie est parfaite
De pouvoir aujourd'hui crier ces mots si doux:
Le délégué du Pape, objet de cette fête,
Monseigneur Satolli, daigne venir chez nous.

Vous nous avez prouvé votre sollicitude
Pour l'œuvre qui nourrit nos âmes et nos corps.
Nos nobles bienfaiteurs auront la certitude
Que vous appréciez leurs généreux efforts.
Votre nom, désormais, se mêle à notre histoire
Et lorsqu'à l'avenir on parlera de vous
Chacun de nous voudra redire, à votre gloire,
Monseigneur Satolli daigna venir chez nous.

A mes compatriotes émigrés.

A MES COMPATRIOTES ÉMIGRÉS.

En ces jours ténébreux où l'immonde matière
Enlise dans sa boue et le cœur et l'esprit.
Où, maître du cerveau, le cervelet prescrit,
Huit cents représentants de notre race altière,
Mandataires choisis par-delà la frontière,
Ont, cependant, au cours d'un Congrès fraternel,
Prouvé que l'Idéal est très rationel,
Et que le fait brutal n'étouffe pas l'idée.

Semence de progrès si souvent fécondée
Par les pleurs des proscrits et le sang des héros.
Tige qui paraissait mortellement scindée,
Notre race de preux nargue encor ses bourreaux.

Frères, le souvenir de la patrie absente
Pour vaincre l'apathie est une arme puissante.
On vous a fait votre procès.
Lorsque vous nous quittiez, on se voilait la face;
On disait: "C'est un lâche; il déserte sa race",
Et c'est vous qui restez Français!

Votre œuvre vous honore et confond l'imposture.
Les censeurs qui jadis vous prodiguaient l'injure
Se sont lâchement prosternés
Aux pieds des contempteurs de nos nobles ancêtres;
Ils n'ont d'autre souci que d'aduler leurs maîtres,
Nos adversaires acharnés.

On vous disait: "Restez sur la terre natale!"
"Notre dispersion pourrait être fatale
"A la nationalité."
Mais la nécessité, marâtre irrépressible
Vous fit courber le front devant l'ordre inflexible
Dicté par la fatalité.

Vous n'aviez pas le choix. Dieu, dont la Providence
A des secrets cachés à l'humaine science,
Vous dirigea vers l'étranger;
Et c'est bien malgré vous, comme malgré les autres,
Que le Ciel vous sacra les modernes apôtres
D'un Verbe fait pour surnager.

L'assimilation, insatiable hyène,
Plus vorace cent fois que l'antique baleine,
Peut engloutir tous les Jonas.
Mais son gosier visqueux n'est pas à votre taille.
Et votre orgueil viril à ce gouffre qui baille,
Dit: "Vade retro Satanas."

"Nous savons les devoirs qu'impose la patrie
"Adoptive ou natale et, par notre industrie,
"Nos bras et notre sang.
"Nous voulons assurer sa gradeur et sa gloire,
"Dut la mort nous nous montrer, à travers la victoire.
"Son masque grimaçant.

"Depuis le jour fatal des adieux à la France!
"Jean-Baptiste a prêté maint serment d'allégeance:
"L'école du malheur.
"Le força d'accepter plus d'un joug de rencontre;
"Mais, sous tous les climats, l'histoire nous le montre
"Au poste de l'honneur.

"Sa franche loyauté ne ferme pas son âme
"Aux tendres souvenirs. Elle active la flamme
"Du culte des aïeux:
"C'est en se rappelant la vaillance française
"Qu'il s'élance sans peur dans l'ardente fournaise
"Des combats glorieux.

"Il a passé, vainqueur, le fusil sur l'épaule,
"Du Golfe Mexicain jusqu'aux glaces du pôle,
"De Port-Royal à Vancouver,
"Explorant le premier les monts, le val, la plaine,
"Il est partout chez lui dans le vaste domaine
"Que ses pères ont découvert.

"Sur le rôle d'honneur qu'à la brise il déploie
"On lit en lettres d'or: Carillon, Sainte-Foye,
"Châteauguay, Monogahéla.
"Vainqueur à Saint-Denis, héros à Saint Eustache,
"Il sait se rallier sous un drapeau sans tache
"Pour dire aux tyrans: Halte-là!

"Dans tous ces avatars, il est resté fidèle
"Au doux langage appris sous l'aide maternelle.
"Et vous avez beau lui crier
"Qu'il doit parler à Dieu la langue des boutiques,
"C'est toujours en français qu'il chante ses cantiques,
"C'est en français qu'il veut prier.

"Il veut que ses enfants apprennent à l'école
"Le parler dont l'accent l'apaise et le console
"Dans son foyer lointain,
"Où Celtes anglaisés et Flamands anglomanes,
"Jurant d'acclimater leurs baragouins profanes,
"Ont perdu leur latin.

"Du milieu qu'il fréquente il parle l'idiome,
"Et se fait écouter, malgré vous, jusqu'à Rome.
"Lorsqu'il prend part à vos débats,
"Il peut, en bon anglais, vous faire une harangue,
"Mais il prétend qu'il faut, pour renier sa langue,
"Avoir le cœur bien bas."

Telle est votre réponse. Elle est franche, elle est fière,
Et fait vibrer au vent l'invincible bannière
De vos groupes épars
Qui, loin du sol aimé de la Nouvelle-France,
Ont su dresser partout, contre l'intolérance,
De solides remparts.

Vous avez établi des écoles prospères.
Vos temples consacrés à la foi de vos pères
Se comptent par milliers.
La Mutualité chez vous fleurit à l'aise
Et, de ce monument d'expansion française
Vous êtes les piliers.

Frères, nous saluons votre œuvre impérissable.
Vous tracez un sillon profond, ineffaçable,
Que suivront des semeurs par vous régénérés.
Et ces fiers héritiers de vos titres de gloire,
Inscrivant vos travaux au Temple de Mémoire,
Mettront une auréole à vos fronts vénérés.

Ottawa, décembre 1901.

Ce qu'on n'a pas.

CE QU'ON N'A PAS.

Si nos puériles envies
Pouvaient façonner le Destin,
Nos soifs, un instant assouvies,
Renaîtraient du soir au matin.
Même en entassant pour nous plaire
Tous les trésors du monde, hélas!
Nul ne pourrait nous satisfaire:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Si, quand la nuit revêt ses voiles,
Quelqu'un décrochait du ciel bleu
L'or des scintillantes étoiles
Parsemant le trône de Dieu;
S'il jetait ces poussières blondes
De soleils brillants sous nos pas,
Nous demanderions d'autres mondes:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Oscar vient d'épouser un ange.
Tout en savourant son bonheur,
Il éprouve un caprice étrange,
Et le voilà, gai séducteur,
Cherchant de nouvelles conquêtes.
Il rend hommage aux mûrs appas
Qu'étalent de vieilles coquettes:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Ernestine, avant son veuvage,
Lardait à grands coups de canif
Le contrat de son mariage
Au nez d'un mari trop naïf.
Elle éprouvait une fringale
De cascades et de faux pas.
Son amant lui donna la gale:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Riche, éprouvant la nostalgie
De la misère et des haillons,
Pochard qui va, dans une orgie,
Gaspiller force picaillons,
Menant la vie à grandes guides,
Vous avancez votre trépas:
Vous mourrez bourse et ventre vides:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Eustache sait à peine lire,
Et, du reste, il n'a jamais lu.
Comme il voulait se faire élire,
Il se présente: il est élu.
Le succès lui semble facile;
Il est content, mais fait grand cas
Des lauriers d'un autre imbécile:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Pancrace a plus d'argent en poche
Que de cervelle en tête. Au fond.
Nul ne lui fait d'amer reproche
Pour son araignée au plafond.
Lorsqu'il pourrait, quoi qu'il arrive,
Ne rien faire entre les repas,
Il faut que l'animal écrive:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Combien de gens veulent paraître
Tout autres qu'ils ne sont! Pourquoi?
Ne pas plutôt s'efforcer d'être
Ce qu'on devrait être? Ma foi,
(Sotte illusion poursuivie
Par chacun de nous ici-bas,)
Tout mirage nous fait envie:
On veut toujours ce qu'on n'a pas.

Ottawa, 25 octobre 1897.

Le poète et les deux critiques.

LE POETE ET LES DEUX CRITIQUES.

A. M. l'abbé Lebel.

(Fable.)

Certain rimailleur famélique,
Sur son Pégase ayant longtemps trotté,
Se reposait après avoir chanté
Les empereurs, les rois, la République,
Les jeux, les ris, l'amour, la liberté—
—Vastes champs où plus d'un âne a broûté,—
Dans un pays atteint de fièvre politique,
On ne lit pas les vers: on les critique
Sans trop savoir pourquoi.
Notre homme dit: "Ma foi,
Avant que ma Muse agonise,
En attendant que la postérité
Me statufie ou me panthéonise,
Je veux savoir un peu si mon livre est goûté."

Aussitôt, le rimeur se rend chez un intime
Et, sans pitié pour sa victime,
Il lui lit les écrits qu'il a le mieux troussés.
L'autre dit : "Ce sont là sujets bien ressassés.
Si tu veux réussir, il faudra que tu chantes
Des chansons du pays, allègres ou méchantes,
Quelque chose qui sente à plein nez le terroir."
Le poête écrivit une pièce à tiroir
Qui sentait trop la plèbe et ne fut pas jouée.
Désireux de s'ouvrir, dans l'ombre, une trouée,
Il consacra sa lyre aux chants régionaux.
On lui dit : "Vos écrits sont fort originaux,
Mais ils sont resserrés dans d'étroites limites.
Qu'importe ce qui bout dans vos vieilles marmites ?
Il faudrait entonner quelque chant magistral
D'un intérêt plus général."
Dans notre beau pays le poête a beau faire,
Il ne peut contenter tout le monde et son père.

Ottawa, 1er décembre 1908.

Je me souviens.

JE ME SOUVIENS.

Je me souviens du temps où les tendres caresses
De parents vénérés savaient sécher mes pleurs,
Où Clio, me narrant les antiques prouesses,
M'entr'ouvrait du passé les vastes profondeurs.
Je me souviens des jours de ma première enfance.
J'étais naïf alors et je le redeviens.
Des vieux actes de foi, d'amour et d'espérance.
Je me souviens.

Je me souviens d'un temps, qui reviendra peut-être.
Où le mérite avait le pas sur l'entregent,
Où l'on sacrifiait volontiers son bien-être
Au devoir, sans passer pour inintelligent,
Où le vice doré n'osait lever la tête,
Où la seule vertu comportait tous les biens.
D'un temps où l'on était tout simplement honnête.
Je me souviens.

Je me souviens—Voyez, si j'ai bonne mémoire
Alors que sur mon front douze lustres ont lui—
Je me souviens d'exploits consignés dans l'histoire
Qui scandaliseraient nos hommes d'aujourd'hui.
Si l'on mourait encor pour défendre sa race,
Lorsqu'ils verraient surgir des héros canadiens,
Nos froids calculateurs se voileraient la face.
Je me souviens.

Je me souviens aussi des jours de défaillance,
Où nos chefs, oublieux de notre dignité
Ont, après un semblant de molle résistance,
Laissé porter atteinte à notre liberté.
De tous les tyranneaux qui se disaient nos maîtres,
De ceux qui se sont faits leurs perfides soutiens,
Des lâches apostats, des vendus et des traîtres,
Je me souviens.

Je me souviens aussi des braves patriotes
Morts au champ de l'honneur: de tous ceux qui, jadis,
Ont su rester debout en face des despotes,
Réfractaires et sourds aux lâches compromis,
De ces fiers laboureurs qui, prompts comme la foudre,
Savaient se transformer en soldats-citoyens,
(Sans vivres, sans argent, sans fusils et sans poudre.)
Je me souviens.

Je me souviens de ceux qui, dans une autre sphère,
Ont su, par leurs écrits, leurs actes, leurs discours,
Assurer, sur le sol du nouvel hémisphère,
Des généreux efforts le précieux concours.
Des hardis découvreurs, prêtres et moralistes,
Poètes, romanciers, doctes historiens,
Apôtres du progrès orateurs, journalistes,
Je me souviens.

Je me souviens. Malgré ce qu'on a feint de croire,
Je n'admetrai jamais qu'un malheureux traité,
Nous dérobant le fruit d'une ultime victoire,
Nous décerne un brevet d'infériorité.
Nos pères, en tous lieux signalant leur vaillance,
Se sont montrés du droit inflexibles gardiens.
Admirant leurs hauts faits, des gloires de la France,
Je me souviens.

— —

A ma femme.

A MA FEMME

(Décédée le 22 juin 1896.)

Dans les calmes parvis du céleste empyrée
Où ton ombre m'attend,
Perçois-tu les appels que mon âme ulcérée
Répète à chaque instant?

Discernes-tu l'écho de l'ardente prière
Que m'inspire la Foi?
Vois-tu les pleurs brûlants inonder ma paupière
Lorsque je pense à toi?

Lorsque nous étions deux les chagrins de la vie
Nous paraissaient légers,
Et des heureux mortels nous voyions sans envie
Les bonheurs passagers.

Je sais qu'en expirant ta belle âme a vu luire
L'aube d'un jour plus beau,
Et pourtant, malgré moi, je verse en mon délire
Des pleurs sur ton tombeau.

J'avais en ce bas monde eu ma part d'allégresse
Avant ce jour de deuil,
Et mon cœur n'a connu la suprême détresse
Qu'au bord de ton cercueil.

Tu me semblais un ange égaré sur la terre
Pour embellir mes jours.
Tu remontes au Ciel. Je reste solitaire,
Et je t'aime toujours.

Je t'aime, et je suis seul. Je n'ai plus en ce monde
Que nos fils éplorés,
Entourant avec moi d'une douleur profonde
Tes restes vénérés.

Du séjour éternel, j'en ai la certitude,
Tu sauras bien encor,
Sur ceux qui te sont chers, de ta sollicitude
Répandre le trésor.

Nos trois enfants, issus d'un heureux hyménée,
Orphelins aujourd'hui,
Trop jeunes pour braver sans moi la destinée,
Réclament mon appui.

Lorsque j'aurai cessé d'être leur providence
Attire-moi vers toi ;
Et saluant la mort comme une délivrance,
Je bénirai sa loi.

Worcester, 14 août 1896.

Le Monument National.

LE MONUMENT NATIONAL.

Pour dégrever le Temple du Civisme
Qu'ils ont ouvert au culte des aïeux.
Les Canadiens, nobles par atavisme,
Vont redoubler leurs efforts généreux.
Sans tintamarre et sans vaine hyperbole,
Chacun viendra verser, tout uniment,
La somme ronde ou la modeste obole
Pour libérer le vaste monument.

Au Canada, le spectre de la guerre
A disparu de l'horizon vermeil;
Il faut pourtant lutter comme naguère
Pour conserver notre place au soleil.
Si nous voulons que la race survive,
Il faut combattre avec acharnement,
Et retremper notre fierté native
Sous les lambris de notre Monument.

Frères ,debout! Les arts et l'industrie
Ont claironné les notes du rappel
Reconnaissons la voix de la Patrie
Quand de la Paix rayonne l'arc-en-ciel.
Les précurseurs d'œuvres nationales
Ont fait germer de futurs dévouements,
Et les exploits inscrits dans nos annales
Nous font d'impérissables monuments.

Ottawa, 14 novembre 1907.

Ballade.

BALLADE.

(A M. Charles D[illegible], [illegible] par ses fillettes à l'occasion du q[illegible]me anniversaire de sa naissance.)

D'une date qui nous est chère
Nous saluons l'heureux retour.
Joyeux d'offrir à notre père
L'expression de notre amour.
Cet humble hommage est bien sincère,
S'il n'est pas des plus éloquents.
Nous fêtons votre anniversaire :
Vous avez quarante-cinq ans.

Quarante-cinq ans sur la terre,
Ce n'est pas bien long: c'est très court,
D'après ce qu'en dit notre mère,
Qui sait ce dont elle discourt.
Quoi qu'il en soit de ce mystère,
(Les mystères sont si fréquents)
Nous souhaitons à notre père
Plusieurs fois quarante-cinq ans.

Pas tous à la fois: On espère
Que vous les viviez jour par jour
Pour voir avec nous "petit frère"
Compter neuf lustres à son tour.
Que l'avenir vous soit prospère
Tel est le vœu de vos enfants
Qui se prosternent jusqu'à terre
Devant vos quarante-cinq ans.

ENVOI.

Prince, Dieu, notre Divin Père
A tous, ému de nos accents,
Doit ,exauçant notre prière
Bénir vos quarante-cinq ans.

AU MEME.

(En lui présentant une pipe, à la même occasion.)

A quarante-cinq ans, on ne fait [illegible]us la lippe:
On nargue les soucis en allumant sa pipe
Et, retranché derrière un nuage embaumé,
On plaint les malheureux qui n'ont jamais fumé.

Danse macabre.

DANSE MACABRE

(Traduit de l'anglais de H. Cazalis.)

Zigue, zig, zin, zon! La mort en cadence,
Frappant de son pied l'herbe du tombeau,
A minuit sonnant attaque une danse
Sur sa vieille viole à voix de corbeau.
Zigue, zig, zin, zon! La nuit est bien sombre
Et, sur les rameaux du saule pleureur,
On entend gémir; car partout, dans l'ombre,
Un vent hivernal répand la terreur.
Puis, comme attirés par ces bruits funèbres,
Des squelettes blancs, spectres décharnés,
Couverts de linceuls, font, dans les ténèbres,
Assaut d'entrechats, de bonds effrénés.
Zigue, zig, zin, zon! Danse dislocante,
Sauts désordonnés, cliquetis des os,
Tout cela finit dès que le coq chante,
Car c'est pour les morts l'heure du repos.

Ottawa, mai 1897.

A M. Amédée Tremblay.

A M. AMÉDÉE TREMBLAY.

(A l'occasion du troisième anniversaire de son arrivée à Ottawa.)

L'orgue de notre basilique
Tressaille harmonieusement,
Et sa grande voix métallique
Plane majestueusement.

Lorsque de votre art le génie
Vous poigne et, vous transfigurant,
Couvre de ses flots d'harmonie
Tout le mécanisme vibrant.

De même, nous tressaillons d'aise,
Nos cœurs vibrent à l'unisson,
Pour fêter, ne vous en déplaise
Ce soir un excellent garçon,

Lequel a, mérite assez rare,
Bien plus de talent que d'orgueil :
Qui, prenant le travail pour phare,
N'a rien à craindre de l'écueil.

Ce merle blanc, veuillez le croire,
N'habite pas loin de chez vous.
Si nous racontons son histoire,
Vous le connaîtrez comme nous.

Il fait d'excellente musique,
Depuis trois ans pour l'évêché,
Et les gens de la basilique
Ne l'en ont jamais empêché.

Il a, dans notre capitale,
Etayé, depuis trois hivers,
Chaque entreprise musicale,
Exerçant ses talents divers.

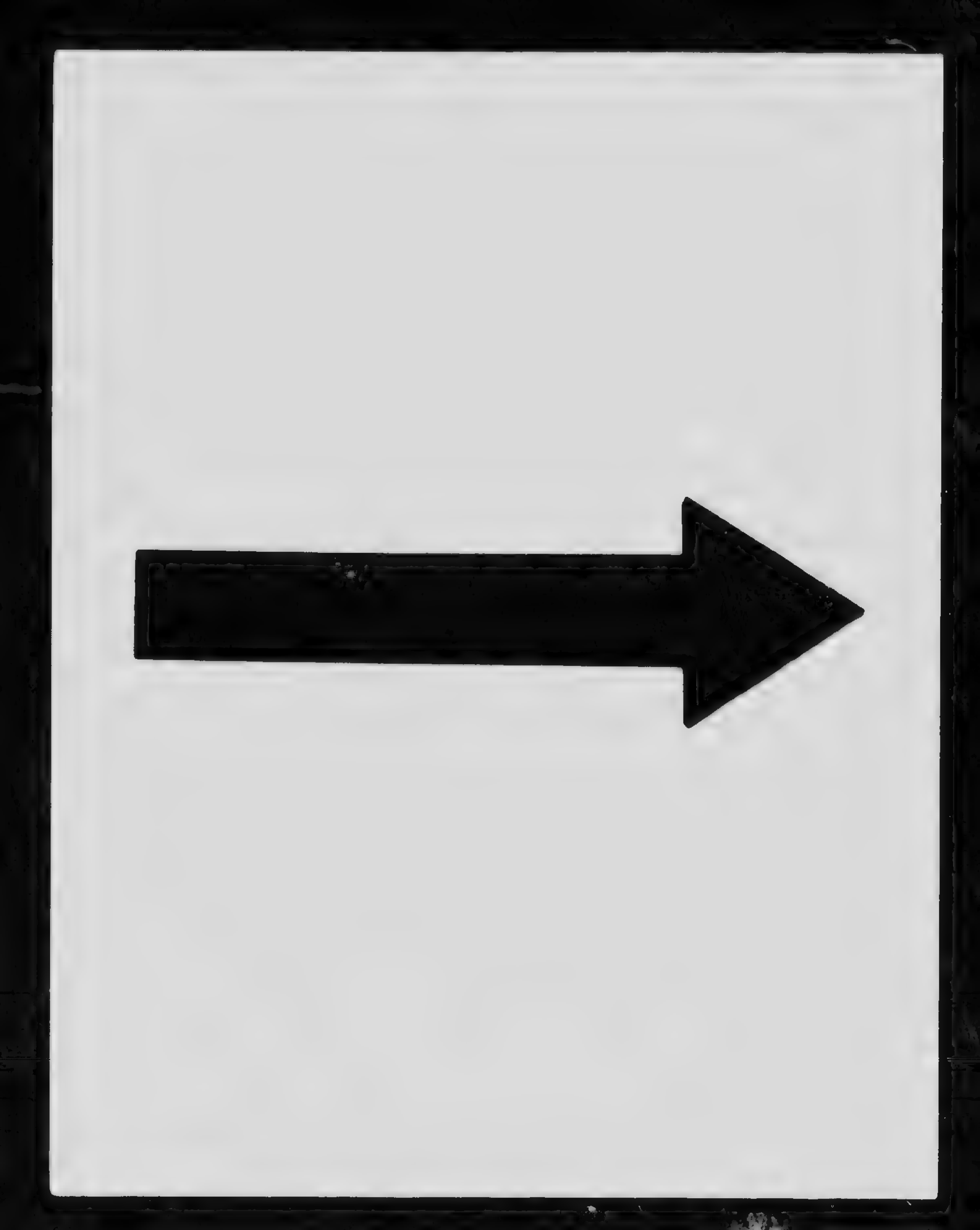
Il enseigne à nos mélomanes
L'art de chanter honnêtement.
Il apprendrait aux vélomanes
A pédaler très proprement.

Il sait tendre une main loyale
A ses amis, jeunes et vieux,
Et son humeur, toujours égale,
Sait désarmer les envieux.

Enfin, s'il faut que l'on précise,
Nul ne le nomme sans Tremblay :
Il "touche l'orgue" dans l'église,
Quand tout le monde est rassemblé.

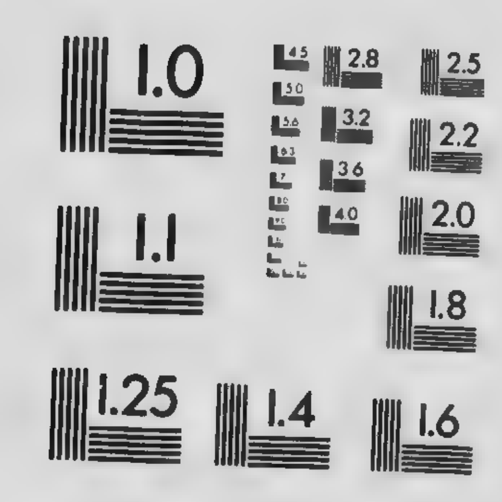
Son petit nom est Amédée ;
C'est pour lui, ce cadeau tout neuf.
Nous vous fêtons : telle est l'idée
Qui vient d'avoir un succès bœuf.

Ottawa, 9 décembre 1897.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Les Canadiens des vieux pays.

LES CANADIENS DES VIEUX PAYS.

(A M. l'abbé Lebel.)

Loin de notre rive fleurie
Qu'un sang généreux féconda,
Quand vous reverrez la patrie
Chère aux Français du Canada,
Vous direz à Jacques Bonhomme,
Au nez des badauds ébahis,
Que Jean-Baptiste le surnomme
"Le Canadien des Vieux pays."

L'idée a bien cinq ou six lustres.
Elle eut pour père un député.
Nous en avons, des plus illustres,
Dont chaque mot est répété.
Je n'invente rien; mais j'admire
Ces cinq mots qui, du cœur jaillis.
Feront rêver, s'ils font sourire
Les Canadiens des Vieux Pays.

A vos frères, qui sont les nôtres,
Dites que, loin de pactiser
Avec le clan des faux apôtres
Qui voudraient nous défranciser,
Nous résistons comme un seul homme,
Peuple cédé, mais non conquis,
Parlant encor le français comme
Les Canadiens des Vieux Pays.

Dites-leur que l'âme française
Survit près du fleuve géant;
Qu'elle s'évanouit à l'aise
Dans le bassin du Saint-Laurent;
Que nous avons, honneur insigne,
Cent fois par le Destin trahis,
Fait preuve d'un courage digne
Des Canadiens des Vieux Pays.

Nous regretterons votre absence.
Nous voudrions suivre vos pas,
Revoir le beau pays de France
Dont le souvenir ne meurt pas.
A nos séances fraternelles
Vous reviendrez, comme jadis,
Et nous donnerez des nouvelles
Des Canadiens des Vieux Pays.

Vos soldats, commandés naguère
Par un illustre général,
Donnaient à ce foudre de guerre
Le nom de "Petit Caporal".
Par la tendresse fraternelle
J'ai l'âme et le cœur envahis
En dédiant ma ritournelle
Aux Canadiens des Vieux Pays.

Ottawa, 31 mai 1909.

Mes soixante ans.

MES SOIXANTE ANS.

L'existence est bien monotone.
Les vers aussi. Pourtant, je veux
Faire, au sujet de "mon automne"
Quelques couplets harmonieux.
J'ai déjà—Comme le temps passe!—
Vu fleurir soixante printemps.
Tout homme,—à moins qu'il ne trépasse,—
Arrive un jour à soixante ans.

Il fait comme feu La Palisse
Qui perdit le jour *en mourant.*
Il faut qu'une étoile pâlisse
Ou qu'elle meure *en expirant.*
Ma Muse, poussive, s'arrête
Et me dit ces mots insultants:
Je ne t'ai jamais vu plus bête
Depuis les derniers soixante ans.

J'en suis là. Vous, les bons apôtres,
Qui riez de ma vétusté,
Vous atteindrez, comme les autres,
Une honorable antiquité.
A moins que la Parque ne casse
Vos légers fils avant le temps,
Vous étalerez avec grâce
Le charme de vos soxante ans.

A soixante ans, la vie est belle
Lorsqu'on peut, d'un crayon hardi,
Taquiner la Muse rebelle.
On se sent tout ragaillardi
Quand, de la chrysalide informe,
Surgit l'aile aux tons éclatants:
L'âme, papillon qui transforme
La chenille de soixante ans.

Ottawa, 2 avril 1907.

La chanson du petit porteur du journal "La Justice".

La chanson du petit porteur du journal "La Justice".

(Sr l'air: Sucez donc du sucre d'orge.)

Mes souhaits de bonne année
Aux abonnés généreux!
Je consacre ma journée
A leur présenter mes vœux.
Que l'amour de la *Justice*
Vous enflamme, ô bon lecteur,
Et vous, charmante lectrice,
Pensez au petit porteur.

Refrain:—Plus utile en ce bas monde
Que plus d'un roi fainéant,
Je distribue à la ronde
La *Justice* à tout venant.

Bravant les intempéries
Je viens chez vous chaque soir
Vous porter des rêveries
A forte odeur de terroir.
J'ai, tâche assez difficile,
Bel et bien toujours rendu
La *Justice* à domicile,
Et Thémis n'a rien perdu.

Plus utile en ce bas monde, etc.

La *Justice* n'est pas morte :
Elle règne en nos cantons,
Et sait trouver chaque porte
Sans patauger à tâtons.
Rejetant la lourde épée,
Cet inutile fardeau,
Pour ne pas être dupée
Elle enlève son bandeau.

Plus utile en ce bas monde, etc.

Aujourd'hui de sa balance
Vers moi penche le fléau :
Mais votre munificence
Va charger l'autre plateau.
Renvoyez-moi les mains pleines :
Je vous le dis, sur l'honneur,
Quelques légères étrennes
Suffiront à mon bonheur.

Plus utile en ce bas monde, etc.
Que plus d'un roi fainéant,
Je distribue à la ronde
La *Justice* à tout venant.

Québec, 1er janvier 1889.

Beauté.

BEAUTÉ.

(Imité de l'anglais de Lord Byron.)

De sa beauté sereine un charme se dégage
A nos yeux dévoilé
Comme les belles nuits d'un climat sans nuage
Sous un Ciel étoilé.

Lumière, ombre ou rayon, tout conspire pour rendre
Ses attraits séducteurs;
L'éclat du jour n'a pas de lueur aussi tendre
Que ses yeux enchanteurs.

Obscurcir un rayon, nuancer une teinte
Dans ce poème de couleur,
Ce serait dépouiller de sa divine empreinte
Ce chef-d'œuvre du Créateur.

De l'aile du corbeau, sur ses tresses d'ébène,
Flottent les reflets bleuissants;
Et la rose et le Lys, tout fiers de cette aubaine,
Eclairent ses traits ravissants.

Cette beauté du corps, reflet d'une belle âme,
Se complait dans son élément:
Ce front pur et ces yeux rieurs sont d'une femme
Chez qui le moral est charmant.

Elle est belle et pourtant, lorsque chacun l'admire,
Nul ne songe à la jalouser.
Calme et douce elle passe, et son chaste sourire
A l'éloquence d'un baiser.

Le Miraculeux.

LE MIRACULEUX.

Répons de Saint Antoine de Padoue.

(Traduit d'une version anglaise du Repons Miraculeux du docteur séraphique Saint Bonaventure.)

Grand saint, pour m'obtenir tout ce que je demande
Tu n'as qu'à prier Dieu. Ta prière commande
A l'erreur, au péché, même au roi des Enfers,
Et le Ciel te soumet les lois de l'Univers.
Puissant dispensateur de la divine flamme,
Tu sais guérir le corps et sanctifier l'âme.

Nous sommes les jouets des vagues en courroux.
Dis un mot et soudain, par un temps calme et doux,
L'arc-en-ciel, déployant ses couleurs irisées.
Teintera de ses ors nos entraves brisées.
Chacun vient à l'envi t'exposer ses besoins
Et tous, jeunes et vieux, sont l'objet de tes soins.

Dans les tentations et les dangers sans nombre,
Qui croit en ton pouvoir chemine sans encombre.
Il voit en toi l'ami du Divin Rédempteur,
Et dans l'œuvre du bien son collaborateur.
Tous ceux que soulagea ta charité féconde
Proclament tes bienfaits aux quatre coins du monde.

Gloire, honneur, hommage immortel
Soient à Dieu, le Père Eternel!
Amour au Rédempteur, de Dieu le Fils Auguste,
Ainsi qu'à l'Esprit Saint, consolateur du juste.

Fragments.

FRAGMENTS

SUR LE SAINT-LAURENT.

(Traduit de l'anglais de Thomas Moore.)

Je voyais voluter, par-dessus la ramée
Des vieux arbres géants, la bleuâtre fumée,
Et je me dis: "S'il est sous le Ciel du bon Dieu
Un asile de paix, ce doit être en ce lieu:
Chez les humbles colons habitant la chaumière
Que je devine au bord de la noble rivière.

LE RICHELIEU EN 1837.

(Traduit de l'anglais d'Abraham Ryan, prêtre.)

Salut! sol parsemé de fécondes ruines,
Où les vivants témoins d'héroïques efforts,
Marchent d'un pas moins lourd près des cendres des
[morts,
Où, perçant à travers d'automnales bruines,
L'aurore d'un jour pur, Soleil de Liberté.
Verse ses chauds rayons sur la postérité.

AUTRES FRAGMENTS TRADUITS DE L'ANGLAIS.

Par malheur, nous laissons nos tâches incomplètes,
Et sur les murs du temps, infortunés athlètes,
En vain nous piétinons.
Nous cherchons à monter vers de lointains mirages :
Sous nos pas les gradins de l'échelle des âges
Se brisent et nous retombons.

Lorsque vous dormirez dans l'ombre et le silence,
Les inconnus dont vous séchez les pleurs
Sur votre tombe apporteront des fleurs.
Humble tribut de leur reconnaissance.

La vie future.

LA VIE FUTURE.

(Traduit de l'anglais de William Cullen Bryant.)

Comment te reconnaître, ô compagne fidèle,
Dans la sphère éthérée où ton âme immortelle,
Esprit désincarné, revit parmi les morts,
Alors que sous nos pas le Temps a de son aile
En poussière jeté tout ce qui fut ton corps?

Car toujours l'aiguillon d'une peine incessante
Viendra me torturer si, de ma chère absente
Je ne retrouve pas, dans l'éternel séjour,
Le regard attendri, la voix si caressante
Et les traits adorés si chers à mon amour.

Ton cœur, toujours si bon, obsédé par la crainte
De ne plus me revoir n'éprouva-t-il pas
Le besoin d'exhaler mon nom dans une plainte?
Ce nom mêlé souvent à ta prière sainte,
Le dis-tu dans le Ciel comme avant ton trépas?

Dans les prés embaumés par la brise bénie
Que l'Eternel emprunte aux vastes profondeurs
Pour répandre en tous lieux la vie et l'harmonie,
Dans l'espace plus vaste où plane ton génie,
Oublieras-tu l'amour qui joignait nos deux cœurs?

L'amour qui survécut, sur ce triste rivage,
Aux orageux accès de mon humeur sauvage,
Qui grandit chaque jour jusqu'au moment fatal.
Est-il mort à l'instant où naquit mon veuvage
Sur ton corps dépourvu du principe vital?

Tu trouvas à la fin de ta douce carrière
Bonheur moins incomplet et plus vaste lumière
Que mon mérite à moi ne me vaudra plus tard;
Car toujours tu courbas ta volonté si fière
Et vers les droits sentiers tu fixas ton regard.

Pour moi les noirs soucis qui parsèment ma route
Ont racorni mon âme, ébranlé ma raison;
Je me suis débattu dans les horreurs du doute;
La colère a sur moi répandu goutte à goutte,
Le philtre corrosif de son amer poison.

Pourtant, quand tu serais du firmament la reine,
Ne garderas-tu pas le même nom chéri,
Le même front pensif, la même humeur sereine?
Plus adorable encor de beauté souveraine,
N'es-tu pas l'ange aimé dont l'amour m'a souri?

Dans ton heureux séjour, au sein de l'harmonie,
Heureuse d'adorer la Sagesse Infinie,
Ne m'apprendras-tu pas ce qu'il me faut savoir,
Afin que ta sagesse à mon amour unie
Me procure à jamais le bonheur de te voir?

Worcester, 24 août 1894.

Rayon d'espoir.

RAYON D'ESPOIR.

Lorsqu'écrasé sous le poids d'un ciel sombre
Notre moral a perdu son aplomb,
De nos malheurs nous constatons le nombre
En contemplant les nuages de plomb.
Si le soleil soudain perce la nue
Nous voyons fuir plus d'un papillon noir,
Et ce coin bleu qui réjouit la vue
Verse en notre âme un doux rayon d'espoir.

Quand l'Eternel créa la boule ronde
Où dans les pleurs se ment le genre humain,
Il mit un frein à l'océan qui gronde
Et l'enchaîna de sa puissante main.
Pour qu'en dépit des ronces de la route
Nous poursuivions le sentier du devoir
Dieu, dissipant les ténèbres du doute.
Verse en nos cœurs un doux rayon d'espoir.

Au malheureux en proie à la misère:
Au soupirant loin de l'objet aimé;
Au Parnassien, moderne Bélisaire
Qui pioche, à jeun. un chef-d'œuvre rimé;
Au novateur qui, prêchant la réforme,
Ose braver les foudres du pouvoir;
Au créancier las d'attendre sous l'orme
L'illusion verse un rayon d'espoir.

Vous qui croyez que toujours l'injustice
Triomphera du mérite ici-bas,
Et que toujours un civisme factice
Assurera la vogue à Barrabas,
Détrompez-vous: le progrès sur la terre
Par le flambeau remplace l'éteignoir.
La Liberté, du droit dépositaire,
Verse en notre âme un doux rayon d'espoir.

Worcester, 3 mars 1895.

Bonne année.

1896

BONNE ANNÉE.

1896.

Porté sur les ailes du Temps,
L'an mil-huit-cent-quatre vingt-seize
Va venir, dans quelques instants,
Nous turlupiner à son aise.
Il va dévider à son tour
Le fil de notre destinée
Nous devons, dès son premier jour,
Lui souhaiter la bonne année.

C'est un visiteur très gentil
Que cet hôte encore en bas âge :
Il est tout mignon, paraît-il,
Alerte et pas du tout sauvage.
Soucis, humeur sombre, air grognon,
Fuyez, car en cette journée
Chacun, au joyeux compagnon
Veut souhaiter la bonne année.

Il sort des sphères où les dieux
A notre destin collaborent,
Où les siècles mystérieux
Dans la fournaise s'élaborent :
Il émerge de l'Inconnu
Avec la dernière fournée ;
Qu'il soit chez nous le bienvenu !
Souhaitons-lui la bonne année.

En nous effleurant de son vol
A la fois constant et rapide,
Il va trouver sur notre sol
Un état de choses stupide.
La guerre au masque grimaçant
De poudre allume sa traînée ;
Afin qu'il l'éteigne en passant,
Souhaitons-lui la bonne année.

Elément de caducité,
Il va signaler sa largesse
En donnant à l'humanité
De frais suppléments de vieillesse.
L'hiver de l'âge et ses glaçons
Le suivent. Bientôt l'hyménée
Fera la nique aux vieux garçons.
Souhaitons-leur la bonne année.

A mes lecteurs, petits et grands,
Quels que soient leur sexe et leur âge,
Aux amis, aux indifférents,
De mes souhaits j'offre l'hommage.
Que la menace du malheur
Soit de vos têtes détournée!
Le soussigné, du fond du cœur
Vous souhaite une bonne année.

Worcester, 31 décembre 1895

L'Indépendant.

L'INDÉPENDANT.

(Les souhaits du petit porteur.)

Visiteur assidu, j'apporte les nouvelles
Aux bienveillants lecteurs du journal quotidien.
Je sais braver du froid les morsures cruelles,
Et je n'aurais pas peur d'un hiver canadien.
Un cœur jeune et chaud bat dans ma poitrine frêle.
D'amour pour le travail il est tout débordant.
Sans murmurer, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il [grêle,
Je vais distribuer partout l'*Indépendant*.

Mes clients sont nombreux; je les sers avec zèle:
Ma ponctualité, voilà mon capital.
Je sais qu'à son devoir il faut être fidèle
Si l'on veut acquérir un peu de vil métal.
On s'enrichit encor par des moyens honnêtes.
Et mon négoce à moi n'a rien de dégradant.
Vous comprenez cela, d'ailleurs, puisque vous êtes
Contents de recevoir chez vous l'*Indépendant*.

Vous aimez ce journal qui vous parle sans feinte
Et qui tient le lecteur toujours bien informé.
Contre moi vous n'aurez jamais à porter plainte :
Je vous le livre intact et tout frais imprimé.
Vous vous intéressez sans doute à sa lecture.
Il raconte assez bien le meurtre, l'accident,
Le *faits divers.* Le choix de sa littérature
Et trés judicieux. Lisez l'*Indépendant.*

Le premier numéro de la nouvelle année
Vous présente aujourd'hui ses souhaits de bonheur.
Je ne laisserai pas finir cette journée
Sans venir avec lui partager cet honneur.
Je vous souhaite à tous le bonheur sur la terre :
A la fin de vos jours, le Ciel. En attendant
La récompense due à votre vie austère.
Pour charmer vos loisirs, lisez l'*Indépendant.*

Je ne puis oublier les charmantes lectrices,
Ces anges que parfois j'entrevois en passant :
Je prendrais pour abri leurs ailes protectrices
Si quelqu'un me lançait un regard menaçant.
L'invincible penchant qui vers elles m'entraine
M'enhardit à ce point, quand c'est le jour de l'An,
Que je viens demander quelques sous pour étrenne
A ceux qui, grâce à moi, lisent l'*Indépendant.*

Si les hommes étaient des femmes.

SI LES HOMMES ÉTAIENT DES FEMMES.

Le rédacteur d'un grand journal
Demande aux femmes d'Angleterre:
Qu'est-ce qu'un époux idéal?
"—Cela n'existe pas sur terre;
"En faire un portrait ressemblant
"Serait cruel", disent ces dames.
"On trouverait ce merle blanc
"Si les hommes étaient des femmes."

Hugo parle d'un ver luisant
Amoureux transi d'une étoile.
L'homme, animal peu séduisant.
Se trouble et son regard se voile
Dès qu'un ange au minois charmant
Allume en son cœur mille flammes.
Il en serait tout autrement
Si les hommes étaient des femmes

Si la femme était candidat,
Si le mari devenait mère,
Si la bourgeoise était soldat,
Eclipsant les héros d'Homère,
Le sexe faible émaillerait
Les luttes de propos infâmes.
Je crois qu'on se disputerait
Si les hommes étaient des femmes.

Qui donc alors demanderait
La jeune fille en mariage?
Le vieux garçon s'excuserait
Pour des raisons de sexe et d'âge.
Plus de caresses à gogo,
Plus d'hymen unissant deux âmes!
Ça gênerait le *conjungo*
Si les hommes étaient des femmes.

Qui donc alors accomplirait
Du progrès la pénible tâche?
Qui donc, dans la vierge forêt,
Manœuvrerait la lourde hache?
Sous tous les cieux, qui braverait
Des océans les fortes lames?
La marine déclinerait
Si les hommes étaient des femmes.

D'ailleurs, qui gagnera le pain
Quand la maman fait la cuisine?
Qui nourrira le galopin
Et le marmot, lorsque l'usine
Réclamera tous les instants

Des nounous? Croyez-moi, Mesdames,
Ça contrarierait les enfants
Si les hommes étaient des femmes.

Aujourd'hui, l'homme apprivoisé
Dit à la femme: Je t'adore.
S'il était du sexe opposé,
Il lui dirait: Vieille pécore
Au lieu de "mon chou, mon trognon."
On se criblerait d'épigrammes:
On se crêperait le chignon
Si les hommes étaient des femmes.

Enfin, qui donc entourerait
La femmes de petits soins tendres?
La belle-mère ne pourrait
Plus jamais houspiller ses gendres.
Et, tandis qu'on enfanterait
Chaque jour de nouveaux programmes,
Le Monde se dépeuplerait
Si les hommes étaient des femmes.

Worcester, 5 novembre 1895.

Si les femmes étaient des hommes.

SI LES FEMMES ÉTAIENT DES HOMMES.

Chez nous, qui n'a pas fréquemment
Entendu quelque fille d'Eve
Avouer fort ingénument
Que d'être homme elle a fait le rêve?
Quand nous guettons. à deux genoux,
De leur amour les vains symptômes,
Nul n'aurait l'air sot comme nous
Si les femmes étaient des hommes.

La femme n'aurait plus d'enfant.
Mais elle porterait culotte.
En pantalon pied d'éléphant,
Elle deviendrait *matelote.*
Sous le harnais d'un cuirassier,
On la verrait aux hippodromes;
Les corsets seraient en acier
Si les femmes étaient des hommes.

Parfois elle se griserait,
Ce qui serait abominable;
Quand sa moitié rechignerait,
Elle l'enverrait paître, au diable.
Les gens iraient au cabaret
Lamper, coup sur coup, dix rogommes.
Bon Dieu! que ça nous changerait
Si les femmes étaient des hommes.

Jamais on ne convolerait,
Pas même après la quarantaine.
Aucun galant ne daignerait
"Courir de fredaine en fredaine."
Nulle blonde enfant n'oserait,
En tapinois, gruger des pommes.
L'antique Eden refleurirait
Si les femmes étaient des hommes.

Les roses, veuves de boutons,
Attendraient en vain la rosière.
On ferait rentrer les moutons
Sans jamais dire: "Il pleut, bergère."
L'hiver de l'âge et ses glaçons
Nous rendraient, tous tant que nous sommes,
D'incorrigibles vieux garçons
Si les femmes étaient des hommes.

Des fichus soustrairaient la peau
Pectorale aux regards obscènes
Des gommeux. L'énorme chapeau
N'intercepterait plus la scène.
On pourrait—plaisir sans égal,—

Dire au vieux crampon : "Tu m'assommes.
Ça détruirait le madrigal
Si les femmes étaient des hommes.

Plumes, rubans, colifichets,
Tout l'assortiment des modistes,
Iraient dans la boîte aux déchets
Avec les produits des fleuristes.
Certe, on économiserait
Sur ces hochets de fortes sommes ;
Mais le commerce languirait
Si les femmes étaient des hommes.

Bref, la femme a bien sa valeur
Lorsqu'elle reste dans sa phère.
Elle occupe un poste d'honneur
Sur notre globe sublunaire.
Chercher mieux c'est suivre, à travers
L'illusion, de vains fantômes.
Ça détraquerait l'Univers
Si les femmes étaient des hommes.

Worcester, 8 novembre 1895.

Si les bas-bleus faisaient nos lois.

SI LES BAS-BLEUS FAISAIENT NOS LOIS.

Plus d'une femme sait écrire
Sans se transformer en bas-bleu :
La preuve, c'est qu'on aime à lire
Les bluettes du *Coin du Feu.*
Mais de la femme politique
Nous n'avons que faire, et je crois
Qu'il vaudrait mieux fermer boutique
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

La femme *arbore* des chaussettes
A l'azur plus ou moins foncé
Quand le charme de ses fossettes
Par des rides est remplacé.
La pétroleuse à la tribune,
Prônant l'égalité des droits,
Ressusciterait la Commune
Si les bas-bleus faisaient nos lois

Jadis, l'homme avait charge d'âme:
C'était à lui de protéger
L'âtre où ses enfants et sa femme
Vivaient à l'abri du danger.
Gaiment, sur ses larges épaules,
Du travail il portait le poids.
On intervertirait les rôles
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

Pour bien remplir sa lourde tâche,
Ne marchandant pas ses efforts,
L'homme prodigue sans relâche
Ses muscles vigoureux et forts.
Les travaux de l'agriculture
Occupaient ses bras autrefois:
C'est lui qui ferait la couture
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

Certains tendrons à mine austère,
Par un long célibat aigris,
En attendant, partent en guerre
Contre l'engeance des maris
Qui, brisant maint cœur disponible,
A sur d'autres porté son choix:
Son châtiment serait terrible
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

Quand le mari, navrant spectacle!
Donnerait à boire aux poupons,
Ne tolérant aucun obstacle,
La femme ôterait ses jupons
Pour enfourcher la bicyclette.

Cyr, l'hercule de nos tournois,
Deviendrait une femmelette
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

S'il gravissait le Capitole,
On verrait le sexe charmant
Accaparer tout le Pactole
Avec un sans-gêne alarmant.
Les forts budgets où l'homme émarge
Le maintiennent sur le pavois,
Mais il n'en mènerait pas large
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

Quiconque oserait, par la plume,
Protester irait *subito*
Se broyer entre l'homme-enclume
Et l'aveugle femme-marteau.
Sur son affreux lit de torture
Le critique serait sans voix.
Ça tuerait la littérature
Si les bas-bleus faisaient nos lois.

Worcester, 12 novembre 1895.

Le bonheur dans le devoir.

LE BONHEUR DANS LE DEVOIR.

L'homme poursuit toute sa vie
Le vain fantôme du plaisir,
Et dans sa soif inassouvie
Boit à la coupe du désir.
Vers l'Idéal son cœur s'élève :
Il peut rarement l'entrevoir,
Mais il le pressent lorsqu'il rêve
Le vrai bonheur dans le devoir.

Ce bonheur, juste récompense
Des cœurs nobles et généreux,
N'est pas ce qu'un vain peuple pense.
La plupart voudraient être heureux
Aux dépens de leurs congénères
Assujettis à leur pouvoir.
Allez donc dire à ces faux frères :
Le bonheur est dans la devoir !

Avec le respect de soi-même
Contre le mal on est armé.
On est très heureux lorsqu'on aime
Et qu'en retour on est aimé.
Du public mériter l'estime
Vaut parfois mieux que de l'avoir.
Même s'il faut être victime,
Le bonheur est dans le devoir.

Amis, parfois la tâche est rude,
La route est longue à parcourir:
Mais, qui veut la béatitude
Doit avant tout savoir souffrir.
Marchons au but sans défaillance;
Rien ne devrait nous émouvoir
Puisque le prix de la vaillance
C'est le bonheur dans le devoir.

Worcester, 3 mars 1896.

ERRATA.

Page 49, douzième vers, au lieu de "Et toutes les splendeurs", lisez: "Et toutes les lueurs".

Page 109, premier vers, au lieu de "Figurez qu'Alice", lisez: "Figurez-vous qu'Alice.

Page 110, septième vers, au lieu de "A tépouser sans dot", lisez: "A t'épouser sans dot"

Page 151, quatrième vers, au lieu de "Et d'un poids accâblant", lisez: "Et d'un poids accablant".

Page 183, troisième vers, au lieu de "Rève qui nous meurtri", lisez: "Rève qui nous meurtrit".

Page 208, dernier vers, au lieu de "Du *grond* poème issu", lisez: "Du *grand* poème issu

Page 225, septième vers, au lieu de "rationel", lisez: "rationnel".

Page 276, onzième vers, au lieu de "Qu'elle ***s'évanouit*** à l'aise", lisez: "Qu'elle ***s'épanouit*** à l'aise".

Page 329, treizième vers, au lieu de "La femmes", lisez: "La femme".

Table des matières.
